



Mon Journal

Mes mémoires

Année

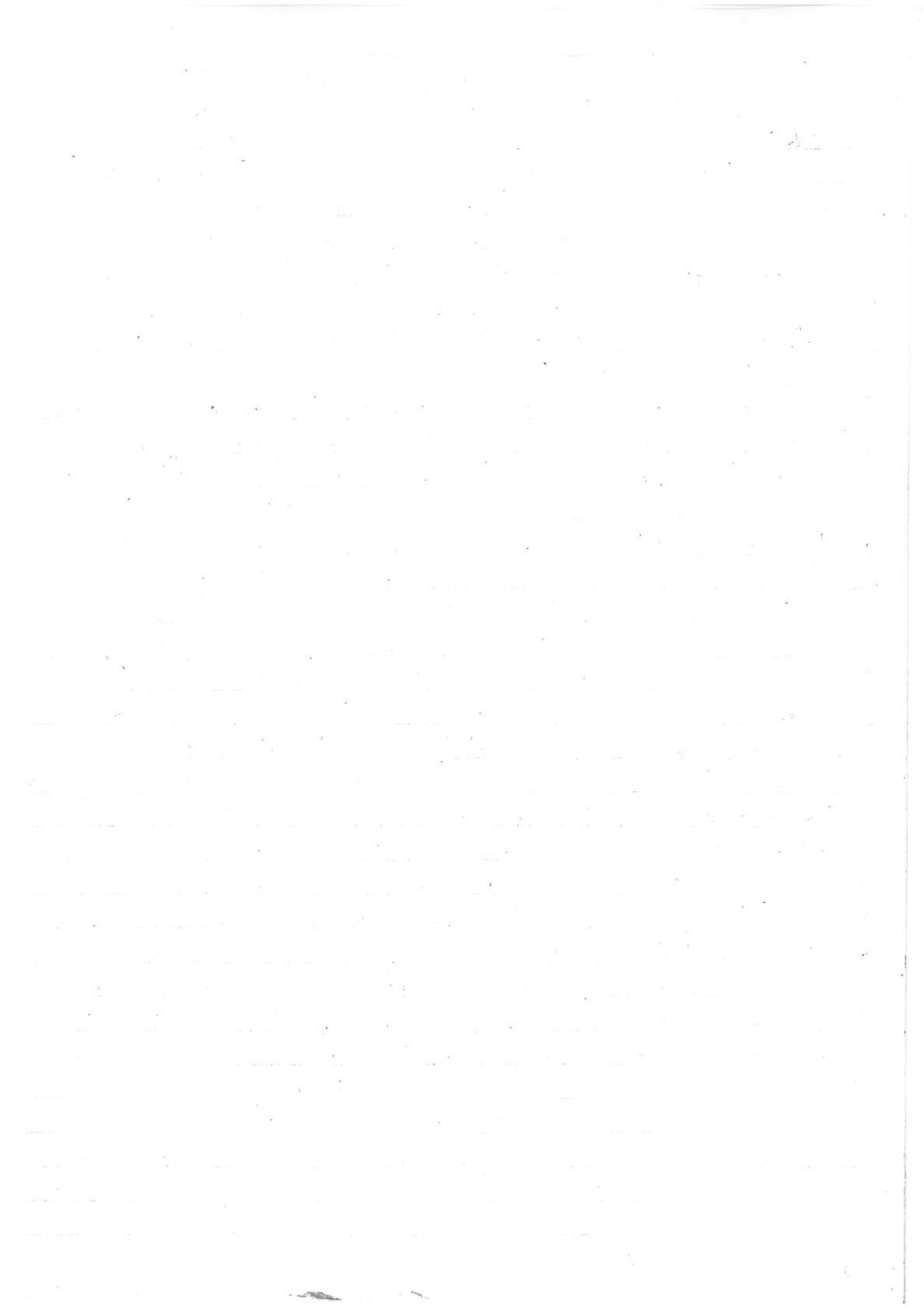
1918

Avril

Verdun!!!

En 4 épisodes!!!

Impr. Achille Gaudard - 17, rue aux Chèvres, 17



Ma Vie

mes origines

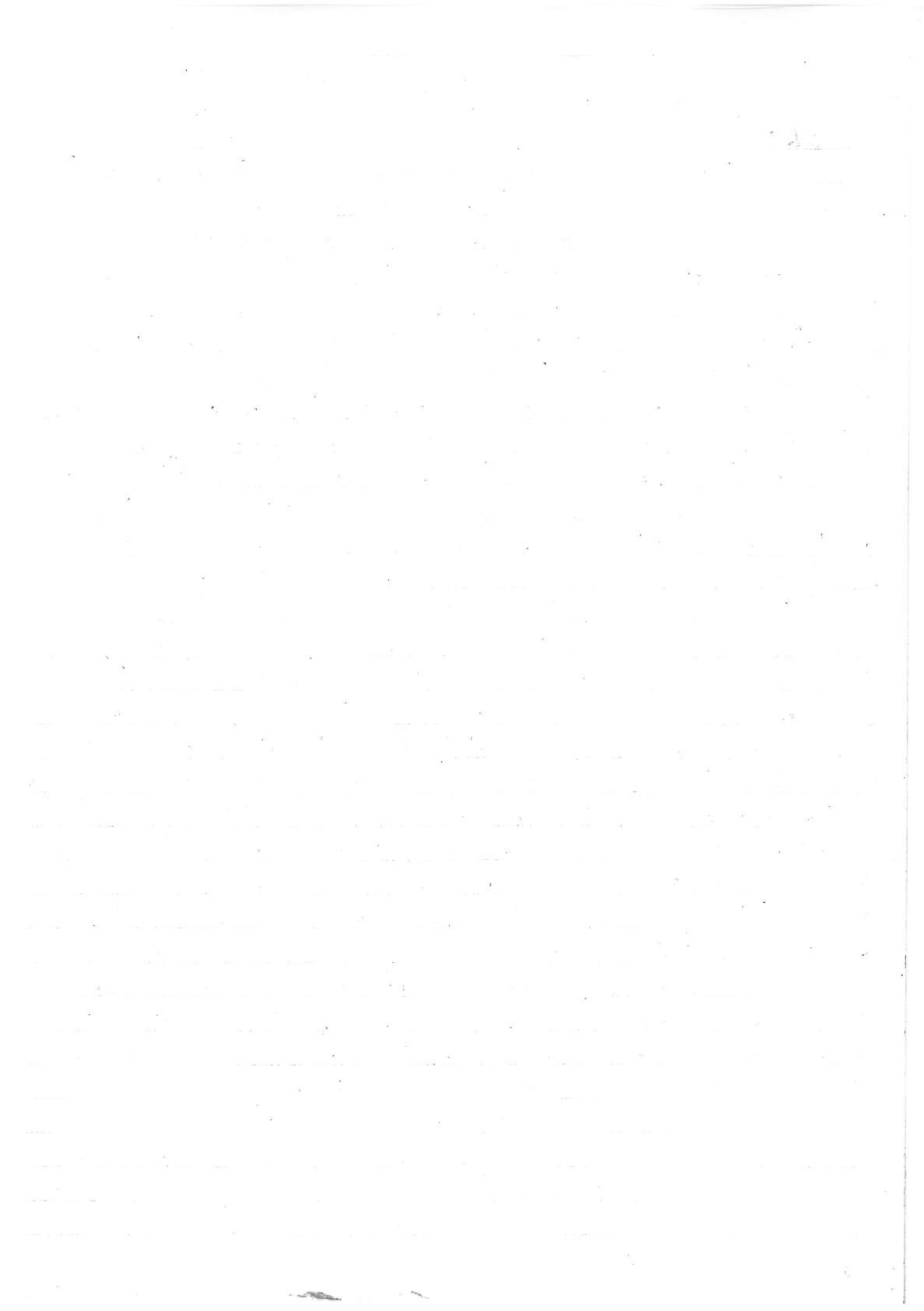
Ma Mère Marthe Palatte était la fille de M^r Léandre Palatte et de madame Joséphine Ryo.

Le père d'origine Allemande sa mère d'origine Bretonne.

La famille Palatte était du Palatinat et ils sont venus s'installer, à Sarre le Château comme ils avaient un nom très compliqué.

Les habitants de cette ville ont transformé leur nom Palatinat en Palatte. Cherchant du travail ils se sont installés à Roubaix. Ils ont repris une reborderie rue du Trichon à Roubaix.

Mon arrière grand Père s'appelait Joseph Ryo, il est né à Péaules dans un petit village Péaules du côté de Wannes. Wantant une vie active il est parti pour Lyon où il apprit son métier avec M^r Jacquart. Il a fait la route à pied. Quand il eut appris le métier, il est venu s'installer à Roubaix et il se maria avec Mademoiselle Gatteau. Celle-ci est venue d'une famille de noble. Ils habitaient Rue du Château à Roubaix. Lors de la révolution ils ont changé de nom et ils ont repris le nom de leur rue = Gatteau. Ils ont fondé les établissements "Ryo Gatteau", ils ont eut trois fils Jules, Ryo, Hector, Alphonse et deux filles Clémence et Joséphine ma grand mère. Cette dernière épousa Léandre Palatte et ils ont eu un garçon Fernand et une fille Marthe ma mère.



1.1. Mes mémoires de ma plus tendre enfance 1/10 p. 1 P¹ année 1940 / 1.

~~Bisignay le 2. Novembre 1940~~ « une vie »
Premiers souvenirs. Ils sont naturellement bien vagues; toutefois il y a mon identité qui fait foi: Domicile Roubaix 16 Rue Charles Quint: âge tres jeune: aîné d'une famille ou le Père est industriel dans les tissus; Ma mère s'appelle Marthe sa propre maman est veuve et ses oncles sont dans l'industrie mécanique à Roubaix. Notre maison est nettement bourgeoise et confortable, une dizaine de pièces il y a aussi un jardin, petit royaume pour un gamin comme moi. Il y a aussi une paire de bonnes qui occupent les mansardes mais règne avec autorité à la cuisine. Mon père est habitué de montrer son autorité car il passe sa vie à commander il possède de grandes moustaches à la Guillaume qui lui donne un air sévère et quand il est en colère ma mère très doucement l'appelle "Henri". Dans le brouillard je vois aussi une grande femme brune avec des moustaches elle vient assez rarement elle s'appelle ou nomme "Louise". Tous les ans elle circule dans la maison avec un grand tablier blanc et chaque fois je puis être certain que ma maman est gravement malade et bien souvent mon père me prends dans ses bras « tu sais Georges tu as un petit frère ou une petite sœur ». Cela ne fait aucun doute je n'étais pas un enfant sage; plutôt la petite bête humaine qui n'obéissait qu'à ses instincts; un jour enfermé dans le cabinet de toilette des parents j'ai fais un tas avec des vieux journaux et j'ai mis le feu; d'instinct par la fumée j'ai ouvert une fenêtre, le voisin d'en face a prévenu mes parents et cet incendie s'est terminé par une fessée magistrale. Mes plus grandes ennemis c'était les bonnes; je ne puis énumérer tous les mauvais tours que j'ai fait à ces pauvres filles; et combien de fois ^{ma} ~~pas~~ pauvre mère était obligé d'aller au bureau de placement d'un des états. Tu vois de juillet tous les ans c'était le grand voyage à la mer à Blankenbergue Belgique c'était une aventure beaucoup plus compliqué qu'un tour du monde en 1964. les bagages, les vélos, les toilettes, les jouets filets de pêche etc sans oublier le vilain gamin qui ne pouvait pas rester tranquille dans le train mon père était obligé de m'attacher comme un chien et je lui donne pas tort — "la preuve" à Blankenbergue on a fait une excursion en bateau dans le port. j'ai rien trouvé de mieux que de faire un plongeon en plein milieu du port; le marin m'a sauvé il a reçu une récompense dans la poche et moi sur mes fesses.

Ne pouvant plus me garder à la maison les parents ont décidé de me mettre à l'école. Et "La Sagesse" chez les sœurs. Toutes ces saintes femmes me craignaient comme la peste. Dans la cour de récréation il y avait des cailloux et une citadelle avec un trou comme un cœur à la porte véritable meurtrière de ma forteresse.....

Pour me déloger je ne craignais ^{personne} sauf toutefois la terrible sœur "Jeanne" et ma grande cousine "Marcelle". Il a fallu m'apprendre à lire et à écrire; cela a été très pénible devant mon indiscipline en classe. Heureusement une religieuse presque aveugle a réussi, avec grande patience, cette difficulté avec des leçons particulières...

J'ai encore le souvenir d'une mère bien souvent malade et d'une terrible grand-mère, bien bonne pour moi, mais ~~est~~ impossible belle mère pour mon père. Il y avait à la maison un grand couloir qui conduisait à la porte d'entrée, sur rue, moyennant quelques marches. Couloir et marches tous les jours étaient lavés au savon noir ~~avec~~ ^{sur} céramiques bien glissant!! hors un beau jour après une discussion avec le père ma grand-mère très enervée a glissé sur les fameuses marches et elle s'est sérieusement blessée... j'ai encore dans les oreilles les cris de mon ~~allèles~~ accusant mon père d'assassin!!

Il y avait aussi des questions d'intérêts entre mon père et ma grand-mère j'y comprenais rien, sans pouvoir donner un avis, mais je me rappelle que mon père était chaque fois vert de fureur et bonne maman suffisamment rouge violette pour atteindre la congestion. Dans tout cela ma pauvre mère était la victime sans pouvoir prendre partie pour l'un ou pour l'autre et cela n'était pas fait pour améliorer son état de santé. - - - + - - - 1906

Collège Notre Dame des Victoires à Roubaix je rentre dans une nouvelle époque de ma vie. Je suis en huitième et j'ai huit ans. Après les religieuses ce sont les prêtres qui sont chargés de mon instruction et j'ai beaucoup de souvenirs de ce grand collège que je devais fréquenter huit ans - - - ++

Je ne serais pas logique avec moi-même si je ne devais pas parler des vacances car pour des gosses comme nous c'est primordiale! Les premières années c'était la plage de Blankenberghe mais depuis 1902 nos parents

ont choisi une plage nouvelle moins onéreuse, plus calme "La Panne" Belgique. Nous étions dans une belle villa face à la mer "La Goliotte" avec une cabine en bois devant nous sur la plage, à côté de notre chalet il y avait une villa plus grande occupée par un jeune ménage "Lui" était un grand roux et "elle" une petite femme toute blonde bouclée comme un mouton... Chaque fois que nos voisins sortaient de chez eux; les parents les regardaient de leurs fenêtres. Voici le prince ^{Albert} Voici la princesse Elisabeth; ils devaient devenir roi et reine de Belgique. Je pense encore à la mer aux coquillages et surtout aux dunes où on faisait du feu en faisant cuire des pommes de terre dans les cendres. En somme nous commençons à pouvoir jouer entre nous on était trois avec Henri et Fernande et on trouvait toujours des camarades pour jouer avec nous. En 1904 encore un nouveau petit frère "Pierre" et une sœur de ma grand mère "Eugénie" se décide à faire construire une villa sur la digue à La Panne Villa qu'on appellera "La Madonna". La grande distraction c'est d'aller voir les fondations du nouvel immeuble en "1905" quand nous arrivons à La Panne pour la saison, vite nous allons voir la nouvelle villa, elle était presque achevée ^{pour nous les gosses} ~~et nous~~ défendu de la visiter, mais les parents eux ne s'en privèrent pas... tout d'un coup on a entendu un grand cri... et un éblouissement c'était maman qui était tombée d'un étage au rez de chaussée pour cause d'un plancher inachevé... triste vacances cette année là; Père et mère sont revenus immédiatement à Roubaix et quand avec les grands parents nous sommes revenus à la maison il y avait à côté de maman bien malade un nouveau petit frère "Robert".

Les grandes études avec les bancs et pupitres en bois tout cela avec beaucoup de taches d'encre la chaise en bois noir du surveillant des bacs de gaz et ce fichu soleil qui vous tombe sur le crâne l'été et ce mauvais poêle à migraine l'hiver, les escaliers nombreux pour monter en classe avec des bordures de fer à chaque marche qui vous permettaient de faire le plus de bruit possible. Je sais aussi comme j'étais de grande taille n° ~~Madame~~ Vanouille le pion m'avait chargé d'allumer les bacs de gaz avec une queue de rat.

Le collège cela devenait sérieux et je commençais à devenir très malheureux; il fallait absolument trouver des camarades, et cela était bien difficile car il y avait les clans - - - je ne vois pas comment expliquer cela... Il y avait le clan des élèves très "studieux" et qui ^{ils} buchaient ferme... Le clan des "fiers cus" tous les fils de gros industriels (eux ci étaient les choux choux) et ils avaient de meilleures places que les studieux. Le clan des "mouchards" qui essayaient par toutes sortes de manœuvres d'arriver à être bien vu des profs - Enfin le clan des "bricoleux" composait de fils de commerçants petits négociants, on les appelle aussi les "mala peignés" car leur tenue est beaucoup moins bien soignée que celle des "fiers cus". J'espère que je me suis fait comprendre, même sans réfléchir plus longtemps ~~me~~ j'ai choisi le dernier clan pour trouver des camarades. Je vais essayer de retrouver les bons et les mauvais moments de cette vie de Collégien externe. Il y a d'abord la route de la maison au collège ~~deux~~ Kilomètres environ bien tassé. Ce trajet quatre fois par jour quelle barbe!! Quand j'avais des bonbons à sucer c'était moins pénible mais 125 grammes de bonbons mélangés chez Defontaine l'épicer grand place ça valait trois sous et il fallait les avoir < 0 fr 15 centimes >. Mais par contre il y avait les "récréations". On jouait au bar, et au Ballon et surtout aux gendarmes et aux voleurs... On faisait avec nos cachez transformés en tresses des armes redoutables, et puis on taquinaient les studieux, les fiers cus et les mouchards en marchant dans les flaques d'eau sales pour les éclabousser etc etc. Il y avait les classes barbes < sciences > et les classes amusantes - histoire, géographie, sciences naturelles, et compositions françaises, et, puis les longues études où on se dépêchait à faire nos devoirs pour lire ensuite un bouquin amusant. Il y avait aussi les voisins de classe ou d'étude chacun avec ses défauts et ses manies par exemple leur porte plume en bois qui devenait comme un pinceau à force d'être sué ou chiqué ou bien on s'en servait pour nettoyer ses oreilles et ses cacas de nez et puis aussi l'intérieur des pupitres où on enfermait des tas d'affaires bien rangées mais jamais assez bien pour tous laisser comme cela et puis quand on avait son ~~so~~ nécessaire on faisait des échanges, telles contre bonbons, bout de chocolat pour un mauvais problème, et les petits pains qu'on chipé en plus, pour ceux qui avaient bon appétit!! etc etc

5

5

5

1907 j'ai neuf ans. Maman est de plus en plus malade et moi je ne change pas toujours aussi insupportable. On parle d'envoyer ma mère en clinique, et pour moi la pension... Changement de vie le collège est plutôt organisé pour externes et très mal conditionné pour un internat. Nous sommes une vingtaine de pensionnaires et je suis la plus jeune. Nous sommes les pis aller; juste bons à servir la messe aux professeurs prêtres... j'ai bientôt la réputation d'un espiègle et d'un farceur. Le dortoir est sous le toit et l'hiver il faut se laver avec des morceaux de glace. La réfectoire est sous la chapelle on prend nos repas avec les professeurs mais certainement pas le même menu. Pour nous c'est le pot au feu tous les jours sauf le vendredi. Ce jour là nous avons même de la pâtisserie - c'est agréable d'être catholiques... Maman est partie à "Berck sur mer" pour se faire soigner à l'Institut Calot elle est accompagnée de Cousine Jeanne. On dit qu'elle a un corset de plâtre. Aux grandes vacances nous voici en route pour aller voir notre mère. L'Institut Calot est en dehors de la ville, c'est un très grand bâtiment moderne devant la mer comme un grand navire au milieu des dunes. Maman a une chambre double avec un lit en fer où elle doit être couchée jour et nuit... Suivant l'avis du docteur elle a droit de temps en temps d'aller faire une promenade. On installe moyennant civière et beaucoup de précautions, notre mère dans une petite voiture très longue et très basse où elle est complètement allongée; dans les brancards on attelle un âne et en route, Cousine Jeanne s'occupe du baudet pas toujours très docile, et nous les enfants tout le long de la ~~route~~ promenade on se dispute pour avoir les places d'honneur c'est à dire donner la main à maman de chaque côté de la voiture... Quand nous étions bien sages, Le Dimanche nous allions au Cinéma. Et Berck il y avait une salle aménagée dans un hangar avec des places devant pour les voitures des malades et derrière pour les biens portants sur des bancs surélevés. C'était peut-être les premières fois qu'on voyait ces projections car à Roubaix ou à Lille on ne pouvait voir cette attraction que ~~sur~~ sur les champs de foire et avec l'obscurité nécessaire dans les baraques "ces lieux" n'étaient pas recommandés et peu mal fréquentés et interdit par le supérieur du collège.

6

6

6

Nous avions plaisir de voir les farces de Rigadin (Prince) et de Max Linder et en revenant à l'institut Maman et nous on se racontait de nouveau ce qu'on avait vu de plus drôle et Cousine Jeanne excellente pianiste trouvait bien déplaisant d'avoir écouté pendant toute la séance une artiste en piano et ses fausses notes. Après la vie en pension, celle de Berck, il faut aussi que je parle du 25 et 2 Rue Pellart à Roubaix. Etablissement Ryo Cateau. C'était une maison double. Au 25 une grande porte avec un grand vestibule puis Cuisine - Salle à manger et tout le long du couloir un grand salon très étroit. Au 23 c'était l'entrée des ateliers avec bascule et une voie ferrée pour chariots sur rail "derrière". Tous les ateliers et les bureaux et "dans le fond" un hangar à caisses vides et le jardin. Depuis la maladie de Maman nous allions de plus en plus "Rue Pellart", la maison de Bonne maman. Il faut vous dire que c'était la maison de tous les Ryo j'ai connu vaguement les frères et sœurs de ma grand-mère mais ^{beaucoup} sont morts au moment où que j'étais 1902 et il reste Josephine Ryo ^{veuve} ~~épouse~~ Léandre Palette, et l'oncle Alphonse grand directeur de l'usine. Que de souvenirs de cette maison où nous avions joué avec les chariots sur rails, avec le hangar aux caisses où on faisait des excursions qui finissaient toujours par un accroc à la culotte toujours un clou mal placé. Nous étions véritablement et excessivement bien gâtés par la grand-mère et l'oncle. et on avait chaque fois une pièce de cinquante centimes à chaque visite (100 Frs). Il y avait des endroits dans les bâtiments où on n'ose pas y pénétrer d'abord la machine à vapeur toute fumante les ateliers avec des ouvriers très sales armés de gros marteaux et surtout les chambres à l'étage avec beaucoup de petits escaliers. ces pièces étaient silencieuses poussiéreuses et tristes. On nous avait montré dans les lits des morts de la famille et on craignait encore leur présence. Les repas chez la grand-mère étaient vraiment épatants. un dîner n'en finissait pas il y avait toujours des plats extraordinaire excessivement très bien cuisinés avec des desserts nombreux et succulents mais il y avait surtout beaucoup de charcuterie qu'on mangeait à toute heure, car l'oncle Alphonse et la grand-mère en étaient très friands.

7

9

7

1909 J'ai onze ans... Je suis toujours pensionnaire au Collège N. D. des victoires. Maman depuis longtemps est toujours à Berck, en prêtant l'oreille aux conversations des grandes personnes. J'apprend qu'elle a le mal de Bett et que c'est une très grave maladie. Au collège je ne suis pas en mauvais terme avec mes professeurs d'histoire géographie et Français. Ce dernier ne cesse pas de me répéter « Lecombe vous deviez être le premier en composition Française, mais à chaque rédaction, je vous enlève des points à cause de votre Orthographe » !!! Avec les autres professeurs c'est la guerre... Quand aux surveillants d'étude en principe des vieux prêtres, complètement abrutis, j'ai un plaisir violent de leurs faire des farces les plus incroyables... Mais j'ai un grand ami c'est l'abbé Deforte c'est du reste mon confesseur, mais c'est surtout un confident!! Quand j'ai un cafard monstre ou une colère défigurante verdâtre, je monte les escaliers qui conduit à la chambre de mon grand ami... là en quelques mots ^{relé} ~~et~~ suffit à ce bon prêtre à me faire pleurer abondamment, et, après ça va beaucoup mieux et je descends les escaliers, en sifflant, malgré les règlements.

Dix Février 1909 Je suis en classe de mathématique assis au bout de la salle avec les cancres. Un prêtre rentre dans ~~l'étude~~ la pièce et il cause sérieusement au professeur... ce dernier se lève et dit « Lecombe Monsieur le principal vous attend dans sa chambre » Tout le long des couloirs je fais mon examen de conscience, mais je ne pense pas avoir fait quelque chose de grave : ... Le Bureau de M^{le} Supérieur se trouve en dessous de la chapelle et devant la porte du réfectoire - Bon sang que m'arrive t'il, et je frappe timidement à la porte du ^{+ futur évêque d'Arras} grand patron. « Entrez » Il est là assis à son bureau il me semble plutôt triste, cérémonieux, mais pas en colère. « Lecombe il y a t'il plusieurs jours que vous avez reçu des nouvelles de votre mère » « Rien depuis la réponse à ma lettre du nouvel an » « Cela ne vous étonne pas » « Non, je sais que maman est bien malade » « et votre père pas de nouvelle non plus » « Mon père depuis que ma mère est malade ne cause presque plus, il est très triste, et, avec en plus ses affaires + du futur évêque d'Arras. Dutoit

il ne s'occupe pas beaucoup de nous. >> Mais alors ~~qui s'occupe~~ quelle personne de votre famille fréquentait vous >> (Ma grand mère)
Monsieur Dutoit reste un moment sans rien dire, il me regarde fixement et je ne sais comment me tenir. >> Georges j'ai une ^{triste} mauvaise nouvelle pour vous c'est très difficile pour moi de vous en parler >>.
Maman Maman >> Qui mon cher petit, elle ne souffre plus, elle est au ciel, priez pour elle >> Je me suis sauvé comme un voleur sans même fermer la porte, j'ai couru, j'ai grimpé les escaliers comme un fou sans frapper j'ai rentré chez M^{re} Delporte en répétant >> Maman est morte Maman est morte. >> Ce dernier m'a fait assoir en face de lui, il a mis mes deux mains dans les siennes, et sans dire le moindre mot il a écouté mes sanglots.
Quand je me suis calmé il m'a dit très doucement >> "Georges va au docteur t'habiller pour sortir en uniforme, ensuite tu reviendras ici et nous irons ensemble chez ta grand mère. . . >>
Tout le long de la rue Pellart, Mon grand ami Bien souvent m'a mis sa main sur mon épaule, ce qui voulait dire sans paroles, je suis avec toi. Moi je voyais maman, et puis je la voyais plus, je pensais plus de mère tout va changé, je ne pouvais croire que c'était moi qui l'étais plus le même.
Nous sommes arrivés au n° 25 aux établissements Ryo Gatteau.
Il y avait du monde dans la salle à manger, les uns très silencieux, et les autres avaient l'air de pleurer; Ma grand mère poussait des cris avec la figure dans un grand mouchoir blanc, bien propre.
>> Oh mon petit Georges vient sur mes genoux, quel malheur, quel malheur >>
Moi je ne comprenais pas; Tous ces gens étaient dans le désespoir et moi je ne pouvais plus pleurer. Je ne me sentais pas très bien comme si j'étais tombé d'un arbre.
Je suis resté comme cela plusieurs jours, j'ai vu un cercueil effrayant c'était cela ma mère, et tous les gens de l'enterrement, c'était du très mauvais cinéma. . . avec un très vilain trou noir au bout du film

X 9 9 X 9 9 X 9

Mes chers enfants : Voici les souvenirs de ma première communion
Il y a cinquante ans... Je vous laisse le soin de comparer ma solennelle
avec la votre...

Roubaix 19 Mai 1909. Demain ma 1^{ère} communion j'ai quitté le
collège où j'étais pensionnaire depuis trois ans. Il est 6 heures du soir
les mains dans mes poches je rentre à la maison je sentais dans
ma main deux sous que j'avais gagné en vendant des billes ;
au bas du boulevard de Paris il y a un marchand de glace
Sans hésitation j'en achète une pour 1 sou... Ah comme c'est bon
de monter le boulevard en léchant la crème à la vanille
La maison. Mon père m'appelle « Bonjour Georges, tu es dégouttant
tu sens mauvais Vas vers Lucie elle va te décrasser je
t'embrasserai après »

La servante "Lucie", une grande rousse et solide gaillarde, qui sent
plus mauvais que moi, me fiche tout nu dans un baquet et elle
m'astique avec une éponge et savon noir... comme c'est désagréable,
Elle frotte dure, et je pense qu'ils sont heureux mes camarades qui
sont lavés par leur mère mais moi... Maman est morte il y a 3 mois
20 Mai couché dans mon lit, au matelas bourré de déchets de
laine du tissage je suis réveillé par la cloche de l'entrée, c'est le
père "Jules" qui vient raser mon père tous les matins à sept heures
Dix minutes après papa vient me réveiller « Debout mon
garçon tu as tes vêtements sur cette chaise, Jules viendra te coiffer »
Mon paternel avec ses fixes moustaches avait un air sarcastique
comme le diable" aussi je fus vite debout. Plus tard habillé je
me suis regardé dans la glace, j'ai un uniforme neuf, un brassard
blanc et un col en cellulose de même couleur, et le père Jules
m'avait fait une raie du front à la nuque dans mes cheveux
très noirs avec la briantine. j'ai enfilé mes bas noirs, et, mes
souliers très très pointus

Une partie de la famille m'attendait dans la Teranda en buvant du café, je devais me tenir debout les bras croisés... sans café. Mon père avait un grand col dur qui l'obligeait à tenir la tête légèrement en arrière, jaquette et pantalon rayés, même tenue qu'à l'enterrement d'y a 3 mois — — —

Mon parrain l'oncle Georges brave type de 2 mètres de haut m'agacait; Il ne pouvait dire une phrase sans ajouter "Hein" Belle journée mon filleul "Hein" C'est un grand jour "Hein" — Ma grand mère était en train de mettre son chapeau. Ce chapeau je m'en rappellerai toute ma vie; Un monument noir à 2 étages avec 2 longues aiguilles pour tenir l'édifice... Je craignais qu'elle s'enfonce ces dards dans le crâne. —

Le Fiacre est arrivé. Nous voici tous dedans moi assis sur une demie fesse; cette voiture sentait le crottin, à jeun j'avais mal au cœur et puis ça faisait un boucan les fantes des roues du fiacre sur les pavés de Roubaix. Pendant le voyage mon père me regardait sévèrement et je devinais sa pensée « Pourvu que mon garmement soit sérieux c'est l'honneur de la famille qui est en jeu — — —

Nous sommes arrivé au collège ma gd-mère m'a serré dans ses bras en me disant « Tu priera le Bon Dieu pour ta maman » Elle m'a embrassé, mai moi je craignais d'être éborgné par les pointes qui dépassaient de son chapeau — — —

J'ai rejoint les autres communicants, on se regardait comme si on ne se connaissait pas... Nous étions si propres... — — —

Pendant la messe on faisait valoir nos missels, nos images, nos chapelets et Toutes les 5 minutes on regardait l'heure à nos folles montres en or... — — —

L'organiste faisait vibrer l'orgue à tous casser. Il y avait des chants merveilleux mais nous avons fort mal à nos genoux comme nous avons envie d'être assis — — —

11. 11 11 11
Comme elle est longue cette messe, mon voisin un fier ~~cu~~
avait la figure pleine de boutons. Je détestais cet orgueilleux
presque content de le voir si mal arrangé; croyant avoir
peché par méchanceté, je fis plusieurs actes de contrition.
Mais malgré cela le Bon Dieu m'envoya ma pénitence
car je compris que j'avais besoin de faire pipi et pendant
toute la longue cérémonie j'ai eu cette souffrance.
On nous donna des grands cierges blancs. Les enfants de
cœur sont venus les allumer... mais le mien grésilla étrangement
j'avais la frousse qu'il s'éteigne - j'aurai été des honorer
L'abbé Delporte était chargé de nous surveiller c'était
justement mon directeur de conscience, j'étais son choucou car
il me croyait la vocation!!! Pour l'instant il me regardait obliquement
car je renuait beaucoup; croyais-t'il que j'étais possédé du diable
quand j'avais simplement besoin de faire pipi.
Pogons sérieux. C'est le grand moment. J'ai communie...
~~Revenu~~ Revenu sur mon blanc j'ai fermé les yeux. J'ai pensé
que j'étais comme tous le monde. Que je n'étais plus un gosse.
Que le créateur n'était pas trop méchant parce que, ~~par~~
on l'appelle "Le Bon Dieu" et qu'en étant brave sans faire
tort à personne c'était déjà bien vivre.

Mon dîner de communion chez ma gd Mère Rue Pellart
fut long - très long et assez triste. Je me suis tenu très droit
fier de l'honneur d'être au milieu de la table et j'ai surtout
passé mon temps à bien manger et à compter toutes les indulgences
que je gagnais d'être aussi sage.
Et ce dîner il y avait mon frère Henri on lui avait totalement
frisé ses cheveux, c'était ridicule, avec ça un costume ^{de} marin.
Ma sœur Fernande avec une robe blanche avec des grands volants
on aurait dit qu'elle allait s'envoler; de plus on avait tiré - tiré

12

12

12

12

ses cheveux pour lui faire 2 tresses. on aurait dit une chinoise
Mon parrain avait un appétit terrible .. c'est lui qui
avait payé ma montre "Hein" Il en voulait pour son argent "Hein"
Ma grand mère, droite dans un super corset, donnait des
coups de cuillère sur la table quand un convive avait un mot
pour rire — L'oncle Eugène, frère de mon père, malade de
l'estomac, faisait de temps en temps un beau renvoi -- Il rougissait.
C'est peut être de cette façon qu'il a eut 12 enfants —
Son épouse tante Marie avait des tics nerveux avec des grimaces
On nous disait de ne pas la regarder parce que c'était contagieux
La cousine Jeanne demoiselle de compagnie de ma gd mère, on lui
avait promis si elle était courageuse qu'elle épouserait mon père veuf.
Elle avait tous ses vilains yeux sur lui. Ça embêtait fort le père.
Enfin l'oncle Alphonse chic type grand maître de l'usine et petit
toutou à la maison de sa soeur ma gd-mère; Quand il découpait
la viande on avait plaisir de le voir "ousser" avec goût et la salive
~~qui venait~~ nous venait à la bouche. Le matin il m'a donné mon 1^{er} Louis
Pendant tout le diner, Les pauvres du quartier, sachant que
nous étions en fête, sonnaient à la porte d'entrée. Bonne maman
donnait 1 sou à la servante qu'elle portait à chaque pauvre.
Et la fin du diner, "Le Champagne" chaque convive venait trinquer
avec moi ensuite ce fut le tour des servantes. La cuisinière une
grosse rouge qui puait le graillon m'a embrassé -- quelle horreur.
Cela me faisait donc 2 baisers dans ma journée. Il m'en a manqué
un gros -- Maman. — Comme à mes frères et soeur on nous passa
un tablier gris - << Aller jouer >> Nous avons été dans le
grand magasin des caisses vides pour y jouer à "l'explorateur"
Un clou à explorer ma culotte en y faisant un bel accroc
Mon père essaya sans succès de réparer et accroc
en me donnant une superbe fessée solennelle !!!
Ma journée de communion était finie. . . . fin

19 13

13

13

1910 Je suis toujours pensionnaire au collège, mais ça va !! c'est bientôt les grandes vacances et nous y sommes et nous voici tous les cinq avec le père à la maison. Papa qui depuis la mort de maman était complètement muet et très triste se met à causer un peu plus, et sans être gai nous paraît moins lugubre et moins sévère; on a l'impression, qu'un événement nouveau va venir pour lui et pour nous. Nous partons pour la Panne. Nous voici dans l'auto toute blanche La "Mors"; Naturellement grand mère par derrière à la place d'honneur, par derrière à côté de Cousine Jeanne, la cousine pauvre, véritable gouvernante, de Madame Palatte. Il y aussi "Louis" le chauffeur c'est un roux, et, il s'appelle "Lerouge". pour nous les enfants on se case comme on peut. De Roubaix à la Panne environ 40 kilomètres c'est véritablement un très grand voyage. Je me rappelle aussi d'un tuyau en caoutchouc avec un entonnoir à chaque bout communiquant par la parole de la bouche de bonne maman à l'oreille de Louis. Madame Palatte tout le long du voyage donne des ordres impératifs au chauffeur; « Plus doucement Louis, arrêtez vous, Fernande a besoin de faire pipi - - etc » Le début du voyage de Rx à la douane est réservé à la prière, et il y a que le chauffeur qui est dispensé aux "twe Maria". ensuite c'était réglé nous avions des paniers; Nous profitons de ces malheureux défauts mécaniques pour sortir de la cage et courir et jouer le long du fossé, et il y avait toujours des découvertes à faire. La grand mère très digne et impatiente restée seule dans la voiture. La cousine Jeanne pendant ces arrêts forcés faisait l'inventaire des nombreux bagages dans le coffre sous les sièges et partout où on pouvait trouver place. Nous voici arrivé à la Panne après une demi journée de voyage. On s'installe dans la magnifique Villa "La Madona" au si triste souvenir « Maman se chut » Les bonnes sont déjà là, ayant voyagées par le train, quand à Louis le chauffeur et l'auto ils repartiront le lendemain matin pour Roubaix se mettre à la disposition du patron l'oncle Alphonse. Quand à nous le souper et vivement le lit. Cette année là la plage est belle, il y a de plus en plus de villas, et, des cabines pour les baigneurs, et nous allons avoir la liberté d'aller partout, sans avoir une bonne derrière nous, La grosse question c'est d'arriver à temps pour les repas.

Cette année là, grand événement "La tante Jeanne" (la sœur de notre père) a loué une villa du côté de la plage opposé à la Madonna, elle est là avec nos trois cousins et nos trois cousines du même âge que nous.

Edouard. Georges ~~Michel~~ ^{Marcel} André Suzanne Marguerite Leclercq Lehembré. Immutile de vous dire que nous avions, avec eux, Les Demeuses, Les Paey, de nombreux camarades "une vraie bande" - Terreur des Bourgeois tranquilles !!!

"Mais" il y a toujours un mais; un Dimanche matin le père ordonne qu'on soit propre, avec nos plus beaux vêtements; La bonne Virginie a passé 1/4 d'heure à me coiffer avec une belle ligne dans mes cheveux raides de sel marins; Le Dimanche après dîner, nous partons tous les 5 avec papa, pour la villa de tante Jeanne et avant d'y rentrer il s'arrête et nous dit « Mes enfants je vais vous présenter à votre nouvelle mère » Stupéfaction. On rentre... elle est là dans une robe noire... elle fait jeune bien coiffée, l'air distingué d'une dame de grande famille; « Julien » dit mon père « Voici Georges surnommé Jojo, Voici Henri - Riri, Voici Fernande - Ninette, Voici Pierre - Dada, Voici Robert - l'itout » Elle fait des compliments à Papa sur nos santes sur nos aptitudes physiques « Mais "Mimi" comme c'est ridicule ces surnoms, dorénavant je ne veux plus de cela, nous modifierons aussi leurs toilettes, on voit bien que ces enfants sont habillés par des vieux, Il y aura certainement beaucoup à faire n'est ce pas Jeanne » Je suis le plus âgé des enfants bientôt 12 ans, et, j'ai réagit de suite sans rien dire naturellement... Elle n'aime pas nos prénoms mais elle dit "Mimi" à mon père, c'est t il nos prénoms qu'elle l'aime pas ou bien "nous" je crois fort que je vais avoir un professeur en plus — Retour à la Madonna - la grand mère dans son fauteuil, l'oncle Etienne la main au menton, et, la cousine Jeanne, qui venait sûrement de pleurer, nous attendaient. Bonne Maman s'adresse directement à moi « Alors Georges comment as-tu trouvé ta seconde mère » « Elle as de la farine sur la figure, elle a des petits yeux, je crois même qu'elle louche un peu, Elle doit être très fière, et elle appelle papa "Mimi" » Ils ont tous poussé des Oh et des Hi, et, pour me récompenser de mes opinions, j'ai reçu seul une grosse tablette de chocolat.

"1911" Avant de poursuivre le cours des années, je suis obligé de parler un peu de moi. J'ai surtout durant ma vie, subi des complexes d'infériorité qui a certainement agit sur mon caractère = La maladie et la mort de ma mère, ma longue vie de pensionnaire avec un trousseau misérable et j'arrive au troisième : Mes camarades internes au collège m'avaient donné un surnom "Pissenlis ^{bleu} ~~bleu~~". Pourquoi ? Peut-être un sommeil trop lourd ou bien un défaut dans la vessie, si bien que souvent je faisais Pipi au lit... et la maison cela pouvait passer avec des punitions et changer souvent de linge; Mais en pension c'était beaucoup plus grave. Imaginez tous les ennuis que j'accumulais sur ma pudeur sans compter l'odeur, j'ai souffert beaucoup de cela jusqu'au régiment. La vie militaire m'a guérie "Pissenlis Bleu" = Le bleu vient d'une de mes farces = Nous avions au dortoir un vieux prêtre, qui au contraire de moi !! se levait plusieurs fois la nuit pour uriner. Dans son alcove on entendait très souvent les opérations, et cela nous agaçait tous. Un soir j'ai mis un peu de pâte de bleu de Méthylène que j'avais chipé à l'infirmerie dans le fond du vase de nuit du surveillant... Le lendemain matin "le père Collé" son vase à la main ^{avec} son pipi tout bleu, traversait le dortoir avec des gestes fébriles pour s'en aller à l'infirmerie... Une superbe partie de plaisir mais le bleu de méthylène ça tiens, même à mon surnom. Pendant les congés je revenais à la maison. La belle mère en me voyant poussait des cris hystériques « Georges tu es sale, tu sens mauvais, vite dans le bain; Lucie vous le frotterai énergiquement pour enlever toute cette crasse » Quatrième complexe d'infériorité "Julienne Lecomte" « Mimi » dit-elle > cela ne peut durer, la pension de Georges coûte chère; il rentre de l'internat sale et dégoûtant; les gens vont finir par causer; au mois de Septembre il restera à la maison comme externe » Cela fut mieux mais je n'étais pas sauvé. Punitions, vexations, disputes elle aurait voulu me dresser comme un chien; mais pauvre Madame Lecomte, il était trop tard, et elle n'a jamais réussi complètement son but. Cela s'est terminé en queue de poisson et peu à peu on me ficha la Paix.

"1911" Les grandes vacances et "l'exposition de Roubaix" que c'était beau, elle se trouvait à l'emplacement actuel du Parc Barbieux et sur tout le terrain à droite

du parc en sortant de Roubaix. Un beau jour, l'oncle Alphonse est venu me chercher pour l'accompagner à son stand, où il y avait toutes ses machines pour le travail du fil avant le tissage. Il y avait aussi un grand écriteau avec des grandes lettres en couleur "Ryo Cateau - Roubaix".

On devait ce jour là avoir la visite du Président de la République. Les ouvrières étaient tous devant les machines qui fonctionnaient sans arrêts. L'oncle Alphonse, son ingénieur M^o Duart, son premier contremaître M^o Gruenne, et moi même, debout autour d'un petit bureau attendaient le cortège. Monsieur Armand Fallière s'avance accompagné de plusieurs sénateurs et députés dont l'abbé Lemire un ruban tricolore à sa soutane.

« Monsieur le Maire présentez moi ces messieurs » « Voici M^o Ryo constructeur de machines de préparation textile et ses collaborateurs »

« Je vous félicite M^o Ryo mais votre nom n'est pas il me semble de la région et ce petit garçon c'est votre fils » « Merci Monsieur le Président mais je suis d'origine Bretonne et ce garçonnement est mon neveu »

Nous étions tous très émus, le cortège suivi son long chemin dans la grande salle des machines, beaucoup de monde et j'écoutais passif à toutes les questions des visiteurs sur les machines qui brillaient aux éclats. Je me souviens aussi que l'abbé Lemire est revenu voir l'oncle Alphonse et il lui a dit « M^o Ryo notre brave président est perdu dans toutes ces machines, ça le change, avec la fabrication de la "phosphatine Fallière" »

Et côté de l'avenue des villas il y avait le parc des attractions, c'était vraiment plus intéressant qu'un champ de foire, avec des manèges, des toboggans, des musées extraordinaires. L'oncle Alphonse très occupé m'a rendu la liberté, et très content m'a donné un écu de cinq Francs. C'est inutile de vous dire "où" je suis allé, et que le soir à la maison mes poches étaient vides et le cœur content. Il a fallu quitter Rx et l'exposition pour retrouver les gosses à la Panne. Cette fois ci je suis parti avec le père et sa petite "Orel". Cette auto c'est encore bien des souvenirs.

P. S. Le président Fallière était industriel et fabriqué la Phosphatine Fallière »

17

17

81

1912. Depuis son mariage le père a changé beaucoup. Il est maintenant plus gai moins taciturne, moins sévère; on peut causer avec lui. Il adore bricoler sur sa petite auto l'Orel; mais très souvent il se fait enguirlandé par la belle mère pour les mains sales et les taches de Cambouis. Sa situation au tissage s'est améliorée et il va bientôt ^{quitter} son lugubre bureau, à côté de la concierge Madvina, pour un chic bureau dans la nouvelle maison de commerce rue du Moulin à côté du tissage. J'ai souvent le souvenir de mon père grave et sérieux, genre ~~buc~~ Anglais, dans son ancien bureau plein de cartons, échantillons de fil de laine, le tout dans une fumée de tabac, ~~le tout~~ ^{et} dans beaucoup de poussière. Sa femme a été le visiter qu'une seule fois et elle a poussé des cris d'horreur... "Georges" demain jeudi, tu m'accompagnera pour aller à ~~Bertzy~~ ^{Bertzy} en auto. De Roubaix à Bertzy il y a environ 200 Kilomètres, aller retour, ça n'est pas un voyage c'est une expédition. Départ à 5 heures du matin, des provisions de nourriture, de l'huile, des chambres à air, de l'essence. Peu de place pour moi dans la voiture deux places genre cabriolet. Jusqu'à "Douai" l'auto a marché très bien, Père écoutait le bruit du moteur, ~~et~~ très occupé par la carburation et les très mauvais pavés ne pouvait m'adresser la parole. Et Douai on remisa la voiture sur la place et nous avons été boire un café. Entre "Douai et Cambrai" on a crevé deux fois. Démontage des chambres à air, pièces à la sécotine, et gonflages des pneus avec pompe à pied ce travail pour moi. Et Cambrai nous avons mangé des tartines au jambon. Repris la route, très rarement on rencontrait une autre voiture ~~mais~~ à crottin ou au pétrole, et, peu souvent on avait l'occasion de presser la poire en caoutchouc pour la tromper aux cris barbares. Tout d'un coup nouvel arrêt; Une poussière ou une goutte d'eau dans le carburateur. Démontage de ce dernier et le père a soufflé un bon moment la dedans. Re-départ sur la route toute droite, et "Gaudry". Une petite route avec d'énormes trous presque

un chemin de terre et nous voici au bout de voyage "Bertry".
 La maison Florimond Wattel avait dans ce patelin un petit tissage ou
~~on~~ tissait à la main des beaux tissus, non seulement dans l'atelier,
 mais dans des maisons particulières ayant un métier à tisser dans la cave.
 Le village était triste, des petites rues et pas de magasins.
 Je ne pouvais penser à ce moment que plus tard, et, encore plus tard
 j'allai avoir l'occasion de revenir très souvent dans ce pays et même
 d'y habiter pas bien loin. Mais nous étions à moitié de l'expédition
 le retour fut un désastre et j'admire encore la patience de mon père
 devant les pannes mécaniques. La petite auto Grel possédait pour
 faire tourner les roues arrières du véhicule deux chaînes en fer;
 et notre grand malheur c'est qu'à tour de rôle une de ces chaînes se
 brisait. Il fallait les réparer sur place comme on pouvait avec
 des bouts de rechange et tous ce travail dans le cambouis.
 Le père était plein de graisse noire et les mains en sang. La
 nuit est survenue et aussi encore plusieurs panne. J'étais
 obligé de démonter les phares au pétrole pour éclairer le père;
 et, je ne manquais pas de me faire attraper quand je ne dirigeais
 pas adroitement le faible jet de lumière sur le point litigieux.
 Enfin nous voici revenu 16 Rue Charles Quint à Raubais
 et il n'est pas loin de minuit. Nous sommes morts de fatigue mais
 sous l'œil vigilant de Julienne Lecomte il a fallu nous décrasser...
 Cette année là il y a eut la communion solennelle d'Henri avec toute
 la famille sans oublier les oncles et tantes ~~de la belle mère~~ à la mode
 de Bretagne frères et sœurs de la belle mère. Depuis bien longtemps
 la maison n'avait pas été en fête, et mon père était particulièrement
 très gai, et, il faisait rire tous les convives. Très souvent il fallait
 féliciter le frère de la ~~2~~ seconde mère "l'oncle Jo" car c'était lui
 qui avait vendu les vins - - on pouvait croire qu'il avait grand
 besoin de réclame pour son commerce - - -

19

19

19

19

"1914". C'est la guerre !! Depuis une quinzaine de jours toute la famille est à La Panne. J'ai quitté Roubaix quelques jours après la mobilisation avec l'oncle Etienne avec la Mère. Pendant le voyage l'oncle m'a expliqué tout son pessimisme sur une guerre : Il m'a conté les misères durant la guerre 20-21- et il était bien triste d'abandonner sa maison et surtout son usine. Il avait confié la garde de son bien à Mademoiselle Joë Sarrazin et au vieux contremaître Gruenne. Il avait raison d'être malheureux car on ne devait plus voir Roubaix pendant cinq ans... Et la Panne le père était soucieux car il attendait sa propre incorporation à l'armée malgré son âge 41 ans et ses 5 enfants... Pour nous dans la villa "les Ellébores" c'était déjà les privations on mangeait principalement des montagnes de tartines et des soupieres de pommes de terre. Il y avait à La Panne beaucoup de Roubaisiens l'oncle Eugène et sa grande famille, Les Dhelemmes, les Mory, les Saey et bien d'autres. Il est venu une compagnie de Fantassins Français campée dans les dunes et nous allions souvent les voir. Le lieutenant nous a conseillé d'organiser entre nous une équipe de Boy scout, aussitôt dit aussitôt fait et on me désigne comme chef de la section. Cela a été un bon jeu et nous avons rendu des services divers. Mais les filles ont voulu se joindre à nous ce qui a compliqué beaucoup la situation... Malgré mes 16 ans j'avais un béghin pour une gamine de 15 ans "Claire III"... et naturellement j'ai voulu lui donner un grade dans notre groupe ce fut une révolte chez les garçons. Cela fut un drame, comme du reste le départ du père mobilisé à Dunkerque dans les forts. Les premiers soldats belges en déroute sont arrivés à La Panne... Grande grouse parmi tous les parents - vite, ils ont fait leurs bagages. Notre seconde mère ainsi que l'oncle Eugène décidèrent de partir pour Dunkerque - Les gds parents pour Boulogne ainsi que les Saey. Les Mory embarquèrent pour l'Angleterre... Un beau matin grand départ Les Lehemmes Legrand et nous on est tous monté dans un char à banc attelé à un gros cheval roux. Moi j'étais assis à côté d'un cocher à figure rouge d'ivrogne avec à mes pieds la valise d'argenterie dont j'avais la grande responsabilité. Le voyage fut bien long et monotone sur une route bordée à droite du canal Dunkerque - Furnes. Toutefois presque avant d'arriver à destination, le cheval embêté par son idiot de conducteur et par les mouches et moustiques venant du canal s'est légèrement emballé et nous avons vu le moment

20

20

20

20

que voiture, Parents, enfants et les nombreux bagages fassent un grand plongeon dans le canal à droite de la route. Tous les voyageurs ont poussés des cris atroces l'oncle Eugène était rouge comme une tomate; j'ai sauté vivement sur la route et je me suis pendu à la bride du cheval pendant que le cocher tombé dans les bagages à la renverse tirait comme un fou sur les guides. La catastrophe fut évitée de justesse mais ma belle mère sitôt remise de ses émotions, m'a reproché d'avoir abandonné un instant -- la valise d'argenterie... Nous avons échoué à Malo les bains toutes les 2 familles dans une villa abandonnée par des baigneurs en fuite, Mais les voyages et les émotions ça creusent, on avait faim, il fallait du pain pour 18 personnes. L'oncle Eugène, et moi nous avons été faire la queue dans différentes boulangeries, C'était la pagaille et l'afflux des réfugiés malgré tout j'étais très heureux de ramasser le double de pains que l'oncle. Le soir on a vu arrivé le père en uniforme d'artilleur et les gosses ont trouvés drôle qu'il n'avait pas encore de décorations -- quand à moi j'ai trouvé qu'il était bien vieux pour faire un soldat, et bien triste pour être victorieux... Pendant plusieurs jours on a vu défiler la pauvre armée Belge, des affamés, des blessés, des soldats en loques n'ayant même plus de fusils. Nous allions nous promener au port de Dunkerque on prenait l'habitude de serrer la main à ces pauvres Belges qu'on embarquait pour le Havre. La vie à Dunkerque ne fut plus possible -- ravitaillement, et on attendait le canon, Les larmes dans les yeux le père décida notre départ pour Wimereux, et, le cœur bien triste on lui fit nos adieux sur le quai de la gare. Encore un nouveau voyage, ou les bagages passent avant tout; réelle angoisse, plus difficile à compter que les gosses -- Nous voici installé à la Villa Sainte Thérèse sur la digue de Wimereux Les Lehembre Segrand nous ont abandonnés leur villa préférant s'installer dans la maison de Jules Segrand, frère de Tante Marie officier dans l'armée. Bonne Maman, Jeanne Bataille, et l'oncle Alphonse, avant notre arrivée à Wimereux avaient trouvé à Boulogne Boulevard Ste Beuve une villa devant la mer, toute la famille sauf le père nous voici réunis et une nouvelle vie commença.

"1915" Nous sommes installés dans la villa Ste Thérèse à Wimereux face à la mer et devant nous une plage de galets, à côté du chalet nous avons un grand hôtel transformé en hôpital anglais d'officiers. Nous avons la distraction d'aller ramasser des moules à Marée basse, ou de pêcher des petites anguilles dans la rivière La "Wimereux". Il y avait aussi du commerce avec les soldats anglais, cigarettes, tabac Pipe et l'herbe des souliers, et, ravitaillement divers. Nous avions nos amis les Sais et les Dhalhem eux aussi faisaient du commerce Anglo-Français et j'ai été très fier d'avoir vendu à M^o Sacy père une paire de godiots anglais à la barbe de mon camarade "Gmer". Il y avait aussi les grandes promenades à Wimille et les environs; je me rappelle un certain café où on dégustait de délicieuses crêpes au rhum. Pendant une de ces promenades j'ai subi une grande désillusion mon Beffrin "Claire" est devenue amoureuse d'un dénommé Dubas de Roubaix et j'ai eu bien du mal de cacher mon dépit; toujours à ce sujet j'avais la photo de Claire dans mon portefeuille, et malheureusement ma belle mère a découvert cette photographie. Un beau matin grand drame dans la villa la mère m'a demandé des explications sur cette jeune fille "j'étais furieux", elle me'accablait d'un tas de méfaits qui ne concordaient pas à une demoiselle de bonne famille -- j'ai bondi dans une colère folle; j'ai répondu à une gifle qu'elle m'avait donné; et elle est allée quitter la pièce heureusement pour nous deux. Je cite cette scène comme "exemple" des rapports entre ma belle mère et moi, mais cela se représentait souvent. On s'était marqué des points c'est avec les officiers anglais, Julien Lecomte prenait plaisir de causer longuement avec un officier canadien. J'espionnais le couple et j'arrivais à interrompre la conversation quand elle s'animait en prenant un prétexte ménager de mon invention -- "fureur de la dame", des points pour moi. Nous allions très souvent à Boulogne voir Bonne Maman on y mangeait mieux qu'à Wimereux de plus on nous remboursait notre tram, comme on faisait l'aller retour à pied cela nous donnait quelques sous en poche. Les histoires sur l'officier Canadien, comblaient de joie, l'oncle et la gd mère et se traduisait pour moi à une pièce blanche nécessaire à mon commerce.

Nous avons vu arriver en permission "Jules Degrand" le frère à tante Marie mais sitôt revenue au front, il fut tué. C'était un beau garçon et un chic type. Nos études devaient absolument être reprises et nous étions tous très en retard. On finit par découvrir un ancien directeur d'école libre de la Capelle qui loge dans un petit chalet en bois dans le vieux Wimereux avec sa femme et ses ~~deux~~ ^{trois} filles. Monsieur "Fievet" c'était un brave vieux, très patient, et connaissant son métier. Il était de taille très petite et c'est peut-être à cause de cette infirmité qu'il avait une frousse terrible de ^{la} mère. Les cours commençaient dans la salle à manger et pendant ce temps on entendait la belle mère faire sa toilette au-dessus de nous pendant des heures... Le père ne pouvait pas avoir de permission aussi la belle mère se rendait près de lui à Dunkerque. Pendant ces voyages on était surveillé par Monsieur "Fievet" et nous avions la joie d'être en paix.

Nos disputes avec le caractère de Julienne Leconte et peut-être aussi du mien continuèrent si bien que je suis devenu pensionnaire chez M^o Fievet. Malgré un grand besoin de liberté que je recevais au compte goutte je n'étais pas malheureux chez les Fievet. La troisième jeune fille Fievet avait à peu près mon âge, mais elle était moche - moche - et j'avais grand plaisir de voir, toutes les précautions de ces braves gens qui craignaient le jeune mâle dans leur propre maison. Par contre j'ai été très heureux des promenades dans la nature, nous deux, le père Fievet et moi il me donnait sans que je m'en aperçusse des cours d'histoire naturelle de zoologie etc - Il avait le brave ^{le mérite} vieux de rendre intéressant toutes ses conversations, dans n'importe quel sujet, et puis, et puis, il faut que je le dise, quand il m'arrivait malgré moi je vous le jure, de faire Pipi au lit - ces braves gens réparèrent d'eux même avec des moyens très secondaires "le dégât subit" sans se plaindre sans me priver de draps secs et surtout sans rien dire à ma seconde mère. Et on dira que les braves gens cela n'existent pas.

"1916." L'hiver 15/16 a été rigoureux pour nous, la ville Ste Thérèse à tous les vents...
J'ai remarqué aussi que Madame Lecomte est devenue de plus en plus nerveuse :
Elle est presque toujours en peignoir et sa santé lui occasionne très souvent des malaises.
Je fais part de mes observations à ma gd. mère - celle-ci fait des clins d'œil à l'oncle
et à Jeanne Batteau « Inutiles ces clins d'œil. J'ai compris dès je aux gds parents »
Suite aux raisons ci-dessus. Nous déménageons encore une fois pour nous installer à
Boulogne dans une petite maison Boulevard Prince Albert en face de la vieille ville.
Vraiment nous sommes à l'étroit dans cette demeure. Les WC donne sur la pièce commun
et chaque fois qu'on ouvre la porte du petit endroit cela sent très mauvais et la
mère pousse des cris de putois car elle a l'odorat sensible... c'est tout juste si
on ose faire caca, mais chaque fois on se fait engueuler. Les frères vont au Collège
Hafingue dans la vieille cité ou la ville haute. Pour moi je rentre dans une
école d'apprentissage (mécanique) à Capécure sous la direction de l'abbé "Merlin"
J'y suis comme externe, ~~et~~ je suis très heureuse, ~~et~~ j'aime beaucoup ce nouveau métier.
Chaque jour Juliette Lecomte me donne une liste de courses et je reviens le soir
à la maison chargé comme un baudet. Mes cousins Paul et Pierre Wattel,
échappés de justesse des pays envahis, ont une chambre à Boulogne à mi-chemin
de ma route Capécure - Ville haute, et, je m'arrange chaque soir, ou à chaque
moment de liberté, pour visiter mes grands amis. Quelle ambiance cette chambre
moments si agréables, très fraternels ou je respirais bien mieux que partout ailleurs.
Malheureusement mon cousin Paul a été mobilisé au début de l'année et son frère
Pierre est devenu mon plus grand copain. Les envies de femme enceinte ce
n'est pas une légende et c'est incroyable les kilos de raisins que j'ai ramené
à ma seconde mère et malheur si j'en avais chipé quelques grains...
Un beau jour je ne suis pas allée à Capécure; mère tenait à ce que je reste
près d'elle, non pas par affection, mais pour d'autres raisons. Les frères et sœur
furent expédiés chez bonne maman, et, ce fut les courses chez tante Marie
chez le docteur, le pharmacien, la sage femme etc etc Ma belle mère
rouge pivoine, donnait ses ordres en gémissant; Notre Dame des sept douleurs.

"Naissance de Roger Lehenbre" notre demi frère, Double libération avec le retour du père démobilisé à son sixième enfant. J'ai été au devant de lui à son retour de Dunkerque. Papa blanc comme la mort m'a serré très fort contre lui et trois mots « comment ça va » J'ai rassuré le père en riant; « Il est très beau ce petit garçon » « Mais mère » « Elle est contente 3 fois D'abord parce que c'est fini, d'avoir cet enfant, et, puis ton retour .. » Mon cousin Paul est venu en Permission, Il est déjà au front dans la Somme. Il nous a conté sa pauvre vie de soldat réfugié. On était très heureux d'être réunis tous les trois. Mon cousin Pierre malade, c'est moi tout seul qui a reconduit notre soldat à la gare à la fin de son congé on s'est embrassé tendrement comme deux frères sur le quai, on a pleuré comme des gosses. Huit jours plus tard en rentrant de Capécure mon père très sérieux avec sa figure des mauvais jours m'a montré un papier de l'Etat Major !!! Mon grand cousin "Paul Wattel" classe 16, a été tué d'une balle au front, Dans la Somme. Croix de guerre Médaille Militaire -- Quelle horreur... Bonne Maman contente de mes notes à l'Institut Marlin m'a payée mes leçons pour la conduite des véhicules à pétrole; Après la troisième leçon, j'ai eut le permis. Mon cousin "Pierre Wattel" s'est engagé à l'armée les grande déception pour moi. Après un certain repos mon père se décide de partir à Paris pour faire des affaires. La "Maison Florimond Wattel" possède à Paris rue du sentier un bureau avec un représentant "M^o Bourbier" déjà d'un âge avancé: Il s'agit de faire le négoce de tissus en profitant du bureau et de la renommée de la firme de nos aïeux. Donc les bagages, payer les fournisseurs, adieux aux gds Parents et aux amis et dans le train pour la capitale... Je connaissais déjà Paris En 1911 Bonne Maman, l'oncle Alphonse, Jeanne Calteau, Henri et moi, avions visité cette ville, le musée grévin, la Tour, la grande roue, et, nous étions descendus à l'hôtel Ronceray sur les boulevards. Je me rappelle même d'un certain théâtre (les Bouffes) où nous avons été voir le spectacle et où Bonne maman a disputé l'oncle parce que la pièce était osée, pas pour les enfants.. Elle en a tant fait, que nous avons été obligés de quitter la salle sous la hùe de nos voisins de fauteuils...

"1916 suite

25 25

25 25

~~1914~~ Mon père a trouvé une maison assez grande, pour nous loger confortablement, les parents les six enfants et la cuisinière Marie, "Maritche", car c'est une mauvaise Flamande belge. La maison genre villa était très bien meublée jusqu'à une superbe Bibliothèque qui a fait les délices de tous; et le plus drôle c'est que papa avait enfermé dans un autre meuble les livres interdits aux enfants, sans s'apercevoir, que la clé du dit meuble était pareille à d'autres clés des meubles de cette maison. Cette propriété au bord de la Seine avait aussi un jardin, joie des enfants, et nous étions pas très éloigné du centre ville. Vite l'école de St Cloud pour mes frères et sœur, et, quand ces derniers étaient libres ~~de~~ les deux plus vieux avaient la mission de promener "Roger" dans la voiture d'enfant. Pour moi, par l'autobus ou le tram, j'ai été travailler chez l'oncle, à la mode de Bretagne, "Eugène Bulteau" beau frère à mère. Ce dernier avait un atelier de mécanique générale à Boulogne-sur-Seine... j'étais l'homme de confiance avec un trouvaux de clés, Magasinier et porteur à l'occasion, et, très souvent manoeuvre aux chargements, et contrôleur de ce dernier. Pas malheureux du tout, mais le plus drôle c'est qu'il a fallu défendre mes propres intérêts devant l'avidité de ma belle mère à qui il manquait toujours 19 sous pour faire 1fr. j'ai trouvé la solution, avec l'aide du cocher camionneur de l'établissement. Ce dernier ivrogne invétéré buvait ses économies, à l'insu de sa femme qui gardait la bourse de pièces d'or. j'ai échangé avec le buveur, l'argent que j'avais gagné à mon commerce triflo-Français, et, la plus grande partie de mes appointements - pour des pièces d'or. Madame Lehenbre mise au courant par mon père à qui j'avais confié mes ~~secrets~~ m'a fichue la paix. La vie est toujours partagée avec du bon et du mauvais. L'affaire de "Eugène Bulteau" fit faillite c'était ma veine... Je ne voulais pas rester à la maison avec Juliette Leconte. Mon père n'avait pas besoin de moi!! Bien malheureusement car je me sentais plus commerçant que lui. De moi même mettant mon père sur le fait accompli, je me suis engagé chez "Hispano Suiza" à Bois Colombes Bécon les Bruyères... une usine d'aviation... Dans cette firme on y construisait rien que des moteurs d'avions. Vrai type de l'usine de guerre. Mes débuts furent très pénible - Dans un fait - je n'avais à faire que des corvées, l'alayage vider les ordures, débarrasser à chaque machine les limailles et déchets divers.

trois sorte d'ouvriers = 1^{er} les contremaîtres et les ouvriers spécialisés; on les appelés "les embusqués", car ils avaient tous la frousse de partir au front.
 Ensuite "les femmes". Elles étaient enveloppées dans une salopette en toile bleue ou grise et elles étaient 11 heures derrière leur machine outil dans un travail très monotone.
 Enfin "Les jeunes gens", n'ayant pas l'âge d'être mobilisés, comme moi, nous étions des apprentis, les domestiques des deux premières catégories. Sauf nous, les autres étaient au pièce - - et ça bardait. Notre plus grande distraction c'était d'aller dans les Waters et par des moyens très ingénieux, voir les filles faire pipi...
 Un beau jour j'ai quitté la 3^e équipe pour la seconde et je fus nommé "Perceur". Pendant 11 heures, devant une perceuse, je fis des trous dans les têtes de bielle. Le plus terrible c'est que j'étais 8 jours sur 14 de nuit et, malgré que j'étais payé à la bielle, de 2 heures à 3 heures du matin, ce n'était plus possible de résister au sommeil, et, j'allais dormir, enfermé dans mon armoire à vêtements ~~en fer~~.
 Le jour a part le voyage au train de ceinture, St Cloud, Bécon les Buzyères c'était le Bagne. Le ~~matin~~ travail de nuit, je dormais jusqu'à midi, et, l'après midi, je pouvais aller me promener, ou, au cinéma, ou, bien chez ma gd. mère.
 Bonne maman, l'oncle et la cousine ont loués un appartement Avenue de la Bourdonnais presque en face de l'école Militaire avec la reprise du mobilier. tante Odile la bonne amie de l'oncle Elphonse a été logé un peu plus loin.
 Une grande partie de ma jeunesse j'ai été intrigué par ce faux ménage; L'oncle, et la soi disante tante, étaient continuellement obligés de se cacher pour ne pas tomber sur la colère foudroyante de ma terrible grand-mère.
 Odile Dufardin n'était certainement ^{pas} de notre monde mais elle était brave, et, très gaie, très propre, sur elle, et dans son ménage: j'ai souvent pensé qu'il y avait surtout une question d'intérêt; car l'oncle et Bonne maman étaient associés dans l'affaire Ryo Catteau, et deux c'est mieux que trois. Pierre Wattel a été sérieusement blessé un éclat d'obus dans la poitrine. j'ai demandé un congé, et j'ai été le voir dans son hôpital dans l'Orléannais. Quel foie de se retrouver, comme Hôpital, c'était le château immense d'une noble autrichienne; celle ci échappait par le don de sa propriété et de sa personne au camp de concentration.

27

27

27

27

1914 j'en avais marre de l'usine de guerre Hispano Suiza et j'ai devancé l'appel de ma classe pour ne pas être dans l'infanterie. mon père était d'accord avec moi. j'ai passé le conseil de révision à Sévres à côté de St Cloud, mais mon père m'a fait de la peine, car il ne m'a pas accompagné - seul - pas d'amis - rien.. Je me suis promené ~~seul~~ sur les bords de la Seine après le conseil et ce n'était pas gai. Après mes adieux à toute la famille avec deux musettes bien pleines j'ai quitté Paris pour La Roche Foucauld (Charente) Cette fois ci Papa m'a accompagné à la gare bien plus triste que moi. Dans le Wagon on a fait connaissance ~~avec~~ ^{entre} les conscrits d'un même régiment. Nous avons convenus que le 101^{er} régiment d'artillerie lourde c'était une riche affaire. et la région du dépôt bien folle. Le lendemain dans les baraquements il a fallu peu de temps à nous transformer de civils variés en soldats idiotement équipés!! Ils douchent tout le monde!! - Là nous avons compris qu'il fallait abandonner tout amour-propre, toute pudeur, on était devenu des n° Matricules. Soudain devant moi, un grand garçon roux, on se regarde dans notre nudité, on sourit, on rit!! ^{Michel} ~~Nicolas~~ Leroux!! Georges Lehenbra!! "Quel foie", deux élèves et amis de l'institution N. Dame des Victoires, se retrouvent. Parmi tout ces étrangers, et, dans une circonstance vraiment spéciale, voici 2 copains. Le lendemain nouvelle découverte... Un maréchal des logis me prends en charge pour une corvée - Il me demande mon nom et de quel pays de naissance je suis. Je lui réponds d'un air vague en me demandant ce qu'il voulait... Lui aussi à l'air ^{de} réfléchir « Dites moi mon ami le nom de votre père » Je lui réponds avec détails sur ma famille « Mais nous sommes cousins » dit-il « Je suis "Victor Wetzel" beau frère de votre tante Louise et cousin à votre père par les Dillies! » « Très bien ce soir ne manges pas ta soupe je viendrais te chercher à ton Baraquement et ta cousine mon épouse nous fera un bon dîner » j'ai du avoir une hésitation car il m'a demandé « Alors ça ne vas pas » Si j'ai répondu « Mais j'ai un camarade Michel Leroux de Roubaix, nous avons juré de ne pas nous séparer » « J'aime les garçons francs et bien Georges j'invite Michel aussi - "Laure", ma femme, sera bien contente.

Le Camp de la Braconne situé à côté de la Roche Foucault et à 10/15 kilomètres d'Angoulême est très vaste, c'est une grande ~~cave~~^{usine} où on prépare la viande fraîche et jeune pour la grande boucherie. Les cousins Wetzel habitent à côté de ce camp dans un hameau, et j'ai conservé de ce ménage un bon grand souvenir et beaucoup de reconnaissance. J'ai voulu suivre le peloton pour être nommé Brigadier, Michel aussi. Mais il y a toujours un "mais" si fallait apprendre à monter à cheval conduire et soigner ces bêtes, Des grands hongres vicieux et méchants qui venaient ^{en} du Canada. J'avoue que j'avais aucun goût pour ce sport, et terriblement froussart des ces animaux. Cela devait arriver, Dans un galop dans la forêt mon bidet fait un écart et il me flanque sur un arbre je suis mal en point sans connaissance, et je saigne abondamment par la bouche. Je me suis réveillé à l'hôpital d'Angoulême. J'avais des coups, des dents cassées et des foulures. Nous étions dans cet hôpital soignés par des religieuses et bien peu de docteurs. Les sœurs avaient la haute main sur tout une vrai dictature. Si nous fallait être plus souvent à la chapelle que dans notre lit et ceux qui résistés ^{au} à cette ambiance religieuse étaient privés de dessert et de la moindre faveur.... "Il existait une révolte" et on se donna le mot pour les appeler "Mademoiselle" plutôt que ma mère ou ma sœur, et on finit par leur faire remarquer qu'elles étaient des vieilles filles et qu'elles ne pouvaient être la mère de personne. Le vieux Major directeur de l'hôpital a eut bien du mal pour calmer celles ci et faire taire les autres. Guéri - Retour à la Braconne et naturellement plus de chevaux plus de Peloton mais qu'importe, j'avais Michel et les Wetzels. Un beau jour en passant devant le Bureau du chef, je vois une affiche, où on demande l'inscription des soldats possédant leur Brevet de conduite des véhicules automobile et naturellement je vais bien faire de me faire inscrire - Trois jours plus tard - Adieux aux amis et départ pour Paris - Camp du Tremblay où on m'inscrit dans les services automobiles. Nouveau départ pour le fort de Verrières où je suis nommé peu de temps après Moniteur - ~~et~~ instructeur pour la moto cycllette et ce n'est pas les élèves qui me manquent. Mais bêtement j'attrape 8 jours de prison pour avoir sauté le mur et manquait à l'appel et me voici dans un cachot du fort.

1917 suite Cela est vraiment misérable la prison - Un bat-flanc en bois et nos couvertures au milieu de la pièce une espèce de cuvette pour y faire nos besoins, et, cela dégage une odeur épouvantable - . J'ai vite fait de vous donner le mobilier; je dois ajouter nos gamelles et nos quarts. Dans la journée on est assis sur le banc flanc et la nuit on y couche. On raconte des histoires extrêmement grivoises ou on joue aux cartes et c'est bien dur les planches pour dormir. Dans la journée on fait une promenade dans la cour du fort, et les copains soit disant "Libres" nous vendent du tabac, cigarettes, ou pinard, quand l'adjudant n'est pas là. Huit jours ça passe vite, et regagnons la chambre ou plutôt notre pailleasse et notre sac à viande; mais le plus malheureux dans tout cela c'est que j'ai perdu ma place de moniteur. quinze jours plus tard je suis désigné pour partir au Tremblay. Installé sur un ancien hippodrome de course c'est un endroit trop grand pour être surveillé et nous avons une très grande liberté. On est en train de former des conducteurs de camions de tracteurs "Lafit" et des motocyclistes pour un nouveau régiment le 250^{ème} artillerie de campagne volant - plus de chevaux rien que du pétrole. Un beau jour voici nos nouveaux officiers et l'un d'eux le lieutenant Delisle m'a fait mettre au garde à vous « "Lehembre" vous êtes attaché comme motocycliste agent de liaison à ma batterie la 29^{ème} nous partons pour le front dans 48 heures. Prenez possession de votre moto, équipement, et, nouvel uniforme et 12 heures de permission » Je suis beau comme tout dans une veste en cuir, pantalon et vareuse bleu horizon tout neufs, casque et ceinturon qui brille et je suis parti ite de la Bourdonnais et à St Cloud pour faire mes adieux - « Gardes toi bien » dis ma gd-mère « Fais pas le fou » dis l'oncle et des pleurs naturellement je quitte mes vieux parents très pessimistes - et St Cloud le père ~~est~~ a pris sa figure des grands jours « Pas possible tu pars au front. » les frères et sœur me regardent avec étonnement; seule ma belle mère ne dis mot. Mon père n'a jamais été si généreux, porte monnaie et musette bien remplis. La gentillesse de papa me touche beaucoup; on ai même envie d'en pleurer C'est beau un régiment qui s'en va. tout est neuf, tout est beau, Officiers et soldats se tiennent bien droit, Vaillants dans leur matériel moderne Direction C'est. . . .

Sud de Verdun - Dieue - la tranchée de Balonne. Pendant tout le voyage je circule à l'avant, la voiture du Lieutenant et les véhicules en arrière en retard ; je transporte en plus de mon sac un mécanicien dépanneur ou un sous officier dans mon side car, et, quand je suis moi-même en panne je suis seul pour me dépanner. Nous voici à destination. Pendant qu'on installe nos 4 pièces les canon dirigeait sur l'ennemi je fais la liaison avec le commandant de groupe, et les officiers de la 27^e, 28^{ème}, 29^{ème} Batteries, le colonel du 250^{ème} d'artillerie et l'intendance. J'arrive au soir, ou fourbu, abruti de sommeil, je me couche dans la paille tout habillé, dans un trou avec quelques toles au dessus de moi. Nous sommes dans un secteur qu'on dit calme, c'est à dire que l'on parle pas de nous dans le communiqué. Cela n'empêche pas que je vois pour la première fois du sang couler ; et que mes oreilles commencent à distinguer le calibre de l'obus, qui siffle, et, qui éclate pas loin de nous. En liaison avec l'infanterie je ne comprend pas de voir nos fantassins vivre dans la boue plus mal logés que les rats en pagaiant partout. Des liaisons, des commandements, on charge les canons et les munitions et nous changeons de secteur. Mon père m'écrit qui regarde avidement le communiqué sur sa carte du front il y a une épingle rouge qui indique où est son filz aîné. En trompant la censure j'avais convenu avant de partir d'un moyen pour lui faire connaître où j'étais. C'est à dire la spécialité de la grande ville la plus proche et les couleurs, Le jaune le Nord, le rouge le sud, le bleu l'est, le vert l'ouest. Pour la tranchée de Balonne, j'avais écrit. Les dragées rouges étaient bien bonnes. Maintenant je lui écris, Les dragées jaunes sont délicieuses car nous étions au Nord de Verdun (Dragées) à Vauquois, avec en arrière le colapal à Clermont en Artois. Nous étions installés dans une forêt et des voies Decauville relient chaque Batterie avec le chef de groupe et dépôt de munitions. Seules routes dans cette forêt que j'utilisais avec ma moto pour les liaisons ; à chaque traverse je sautai sur ma selle. Il en fallait pas tant pour que bientôt que j'ai les furoncles au derrière et malgré les pansements de l'infirmier je souffrais le martyr chaque fois que je montais sur ma moto. Le major ne m'a pas donné 1 seul jour de repos

1914 suite 31 31

31 31

Cette nuit : Premier grand bombardement. Nous sommes une dizaine de poilus dans une tranchée recouverte par plusieurs toiles ondulées, par terre nous avons des ramures et feuilles de sapins, assis côte à côte serré par l'effroi on attend !!! Très souvent de la Terre, des cailloux, ou des branches d'arbres viennent taper sur nos toiles ; le bruit des éclatements d'obus est infernal ; on ne peut causer et quelques uns se rappelle une prière ; et toute la nuit ce fut ainsi

Le lendemain matin ce fut la grande corvée de ramasser les blessés, d'enterrer les morts et de réparer tous les dégâts du bombardement. mais ce n'est pas tout, il fallait répondre au bombardement boche pour sauver l'honneur ; Nous avions 2 canons complètement hors d'usage et presque pas de munitions sur place ; Le Lieutenant a mobilisé tous les hommes valides pour aller au dépôt de mitraille à travers une grande partie de la forêt, et nous devions remonter chacun avec deux obus de 85 aux épaules. De 14 heures jusqu'à minuit nous avons connu ce que c'était un chemin de croix. Il ne faut pas oublier que nous n'avions pas dormis la nuit précédente. Pour comble de malheur au moment où nous pouvions dormir "enfin" !! Les canons de notre régiment pendant 8 heures bombardèrent l'ennemi

"1918" Cher père je vais bien, mes furoncles sont plus dures mais ils me font moins mal. Nous avons encore déminagé une fois de plus ; la route est plus belle que la forêt malgré qu'il fasse terriblement froid ; Notre pinard gèle complètement dans nos bidons. Au nord d'une grande ville le ravitaillement a été mauvais. Pendant 2 jours nous n'avons mangés que des haricots il est vrai que c'est par ici une spécialité . . .

Mon plus grand souhait en ce moment serait d'avoir un chaud lit pour enfin dormir. Je pense très souvent à vous tous et je t'embrasse très affectueusement J. .

J'ai des ennuis avec ma moto B S A Je suis souvent en panne, et ce n'est pas rien de se débrouiller tout seul, . Mon Lieutenant est furieux car j'arrive de plus en plus ~~à~~ souvent à ne pas accomplir mes liaisons. Heureusement nous voici en repos dans un petit village "Le Mesnil" J'ai le temps aidé par les copains de reviser les pièces défectueuses de ma machine et surtout je me rappellerai toute ma vie des granges pleines de foin de ce village avec des nuits magnifiques.

Nous sommes ici pour remplacer les anglais ; ces derniers ont subit de grosses pertes dans la "Somme" et ils retrécissent leur front - Je suis très souvent en liaison avec eux. J'aime arriver chez leurs officiers au moment des repas on me donne des grosses tartines de margarine et confiture ou bien un gros morceau de fromage et uniquement pour leur faire plaisir je bois de leur thé !!!

Un vilain jour le lieutenant me fait appeler à sa cagna. « L'ennemi il te faudra bien graisser ta machine car il va falloir la laisser ici. Nous montons plus près de l'infanterie ; là pas de route possible rien que des marais, tu feras tes liaisons à pied ou au vélo, tu logeras soit au groupe ou à la batterie »

Le plus terrible dans cette décision c'est que j'avais tout mon foubi dans le fond du side car. J'ai bien rempli mon sac et 2 musettes mais j'ai du abandonner le reste. Un camion passa pour St Paul aux Bois vite j'ai sauté la dedans. Mais durant la route malgré des pressentiments pessimistes j'aurais je ne pouvais pas deviner ma nouvelle vie sur les bords de l'aillette !!!

J'arrête ici mes mémoires car je préfère ajouter à ceci mes notes précédentes que j'ai écrites bien avant dans ma vie.

Se souvenir, se rappeler les terribles moments vécus au front. Voici le but qui m'oblige à inscrire le plus simplement possible quelques journées passées là bas....

Les paroles s'envolent, les souffrances s'oublient; on est jeune, on possède encore toute une vie à vivre; aussi, je tiens, satisfaction personnelle, à garder pour moi ces 12 récits. Et quand je serai père ou vieux, j'éprouverai grand plaisir à conter aux petits ces histoires vécues...

La guerre, pour moi, se divise en quatre parties:

La première: la vie de réfugié, qui brise les habitudes et fait connaître plus ou moins les privations. Un père soldat, malgré son âge et ses nombreux enfants, nous montre le devoir.

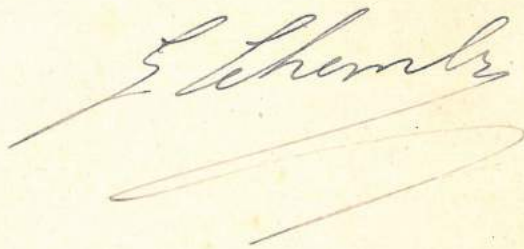
La seconde phrase me montre la guerre à l'intérieur du pays, je travaille comme mécano... dans une usine de Guerre. Une chose me frappa.... ces français qui travaillent pour la Guerre ne sont plus la fleur de leur race. Capitalistes et simples travailleurs s'occupent beaucoup plus à la conquête d'une grosse fortune ou d'un gros salaire que de défendre leur pays. Beaucoup de ces gens cherchent à vivre; ils ne sont pas à blâmer; mais, aussi, combien d'intrigues dégoûtantes où il n'est pas question ~~du tout~~ du tout de la victoire de nos armes.

La troisième époque de Guerre pour moi fut la plus belle ... Soldat.. Je garde de cette vie: fatigues, privations, souffrances un respectueux souvenir pour mes chefs et l'agréable camaraderie de mes amis.. humbles héros.

Enfin l'Hôpital..... endroit qui a toujours fait ~~frissonner~~ frissonner. On y a souffert, on y fut soigné. Une plaie qui s'est fermée garde toujours une cicatrice. Cette cicatrice est un souvenir qui nous oblige à la gratitude envers les mains de femmes et le chirurgien qui nous ont guéris.

La Guerre 14-18 fut terrible, on oublie un peu à la fois toutes ses souffrances.... mais, ce qu'on oubliera sûrement pas, j'en réponds, c'est l'idéal d'une race qui s'honore, qui se défend pour la patrie.

Le 25 Mars 1919



Le soleil se montre aujourd'hui.... les boches se reposent.. Nul bombardement sérieux, ni fusillade folle.

On aurait dit que les grand fauves qui se battent dans la forêt de Vauquois respectent le Dieu soleil qui, pour la première fois depuis longtemps, daigne diriger vers les humains de chauds rayons.

Les hommes bleu horizon, un peu à la fois comme des lézards sortant des profondeurs de vieilles murailles s'étaient enhardis et on en voyait faire la sieste ou se promener... enfin d'autres étaient très occupés par le " grand nettoyage ".

Un peu éloigné des autres, on voyait un grand brun tout nu, le corps à moitié plongé dans un trou d'obus plein d'eau qui, sans se faire de la bile, se savonnait comme chez lui, dans une baignoire d'eau tiède.

Devant lui, il avait posé délicatement du linge propre, ses habits décrottés et ses godasses cirées.

Après s'être savonné sérieusement la tête et s'être écrié " Adieu; totos, bêtes féroces et malsaines " il s'envoya sur le corps l'eau claire du trou d'obus voisin, en prenant bien soin de ne pas remuer le fond de vase et de boue. Se rapprochant de son linge propre, il prit une serviette et s'essuya sérieusement; ensuite, il enfila une chaude flanelle.... Mais. Un sifflement rapide - une explosion....

Un obus de 77 venait de tomber à quelques mètres de la baignoire de notre poilu et avait tout bouleversé ce sol déjà détrempé.

Quelques instants plus tard.... un nègre - à demi nu sortit de la boue où il avait été englouti....

Tout abruti, il regarde autour de lui, se tate et cherche ses habits qu'il trouve par ci par là méconnaissables, petites loques plus ou moins déchirées et pleines de boue.... Alors, la tête basse, il se mit à l'abri et l'embarras de trouver des nippes propres le faisait certainement beaucoup plus souffrir que les moqueries de ses camarades.

VAUQUOIS 2 Mars 1918

Il fait nuit.... une nuit sombre; il pleut.... une pluie froide et pénétrante. Le motocycliste avance doucement les yeux grands ouverts sur une route bizarre: une voie DECAUVILLE où la moto fait bonds sur bonds sur les traverses des rails. Dans le Side-Car on distingue une lourde cargaison: deux caisses d'obus de 75, sur le porte-bagage de la machine un sac volumineux de pain, sur le dos du conducteur une pesante musette de saucisson de cheval; au dessus de panier du Side-Car, les bagages du motocycliste, consistant en couvertures et musettes.

Il avance avec précaution. Dans la forêt délabrée, les arbres sucés par la mitraille; on entend un écho de bataille qui semble sortir de terre, ou des.... enfers. Vingt fois, la moto manque de se jeter sur un arbre: ou bien un trou d'obus coupant la voie, le conducteur doit patiemment descendre du véhicule et le pousser pour côtoyer l'obstacle. L'homme que la pluie agace semble complètement harassé de fatigue; il est nerveux, il a hâte d'arriver à sa batterie.

Tout d'un coup des ombres surgissent sur la voie, des fantassins boueux et débraillés, un caporal interpelle notre homme:

" Que portes-tu dans ton tank vieux pott ? "

" Ravitaillement de la 29^e batterie, 250^e d'artillerie. Laissez-moi passer "

" Ah non mon vieux.. tu comprends on vient d'être relevés, rien dans le coco depuis 24 heures, on la crève, fais pas de manières et partageons la boustifaille "

Sans se coucier de ces arguments, ayant conscience de son rôle, l'Agent de liaison, assez inquiet quand même tire son revolver:

" Laissez-moi passer, je suis responsable, vous comprenez "

" Tu charries, ~~répond~~ répond la cabot " Allons décharge ta bectance et remet ton pétard en place, tu pourrais te faire mal " " Non " répond le conducteur rageur et, mettant d'un seul coup toute l'avance et les gaz à son moteur, il bouscule les fantassins, renverse l'un d'eux et la roue du Side-Car lui passe sur le ventre et notre homme partit à toute allure en faisant mille bonds périlleux, risquant de tout casser. Les soldats surpris, le regardèrent filer dans la nuit. Le motocycliste est bientôt loin, l'obscurité derrière lui. Se sentant dépisté, il ralentit cette marche insencée. Il essuie une sueur froide qui couvre son front, enlève le casque qui lui brise le crane, donne un coup d'oeil à sa machine pour se rendre compte si tout est régulier, relève le sac qui lui coupe les épaules et il reprend prudemment cette route impossible.

Le canon tape plus fort, le conducteur se repère, un sourire, il reconnaît les 75 de sa batterie. Dans la forêt, la bataille fait rage, Français et boches s'envoient sans interruption de la mitraille.

" On attaque à VAUQUOIS, c'est fou, notre batterie est à peine installée, le Decauville ne marche pas, sa voie coupée à plusieurs places, on ne va pourtant pas mettre des cailloux en guise d'obus dans les culasses; si seulement il y avait une route pour camion de NEUVILLY à proximité de la Batterie "

Enfin le motocycliste, non pas sans mal, arrive à destination

" Vous voilà dit le Commandant de Batterie en le voyant.

" Mon Lieutenant, voici deux plis du P.C. et le ravitaillement pour vingt quatre ~~heures~~ heures. La route DECAUVILLE est impraticable, ma machine est à bout: j'ai deux ressorts brisés, sans compter ce que je ne vois pas. "

36 " C'est bien, décharge ta cargaison et vois-tu là bas tes copains qui descendent ce sentier, ils marchent sur les genoux. Le ravitaillement en obus se fait à dos d'homme à travers la forêt de NEUVILLY à ici. Enlève ton cuir, mets-toi à l'aise et donne un coup de main à tes camarades.

Le motocycliste suivit ses amis, il est mort de fatigue, les épaules et les cuisses en sang, la tête lourde, les bras brisés, les vêtements percés par la pluie. Ils descendirent des sentiers marécageux et glissant pendant une bonne heure, ils remontèrent ce calvaire deux obus sur les épaules....

Pas un mot, pas une plainte, comme des esclaves que la pluie fouette, ils font des efforts pour ~~ouvrir~~ ouvrir leurs yeux fatigués.. avec, peut-être une larme sous les paupières.

Au BOIS DE CHEPPY, le 3 Mars 1918.

37

CUISINIER IMPROVISE

37

Où allons-nous Fourrier ??
Au Mesnil... une vingtaine de kilomètres après SOISSONS; nous arriverons avant les hommes j'espère ??

Si nous n'avons pas de panne Margis, dans deux heures nous y serons; on fait du "40" en moyenne; les camions font du "20" et s'arrêtent bien souvent; de plus, nous sommes partis ce matin de CHALONS 1 heure avant eux. Bon, ça va, " je serais curieux d'être arrivé dit le Sous Off "
Oh moi, répondit le motocycle^{iste}, ça m'est égal; là ou ailleurs.... C'est-à-dire dit le fourrier, là bas nous aurons connaissance de notre sort: l'ordre du général précède et j'ai ordre du Lieutenant d'ouvrir le pli pour préparer toute chose.
Oh! pour moi, dit le poilu; je suis fixé... on monte là haut remplacer les Anglais de la 6^e Armée... Franchement, je serais seul, je n'irai pas si vite... Quelle ironie, se dépêcher, brûler des kilomètres... pour aller se faire zigouiller sur le front le plus moche.... c'est tordant. La moto Side Car ^{garée} ferme et les deux hommes qui s'en allaient en première ligne s'étaient tus... et certainement, ils avaient dans leurs pensées les mêmes raisonnements plus ou moins tristes. Sans ralentir et après deux heures de marche, ils arrivèrent à l'échelon du régiment, pendant que le motocycliste remisait sa machine toute chaude, le maréchal des logis Fourrier traversa le petit village en ruine et pénétra dans une cave.

C'est ici dit-il " chez le Capitaine de cantonnement du Mesnil Avez-vous des ordres pour le Commandant de la 29^e Batterie du 250 R.A.C. " c'est pour ce soir dit-il " en relisant les ordres et, sans perdre de temps, il fit le nécessaire.6...

Le Fourrier et le montard sont très occupés, devant eux 25 boules de pain, le cinquième d'un bœuf et une poêle à frire.
" Il faut se débrouiller " dit le Margis " pendant que je vais, avec quelques briques, organiser un four, vous allez chercher et couper du bois dans les ruines avoisinantes.

Cela fait; les deux hommes se transformèrent en boucher et en cuisinier.. Le Margis découpait des tranches dans le bœuf pendant que le poilu, la poêle chaude bien entretenue de la graisse de l'animal, grésillant sans relâche, faisait sauter des biff-teak et, à tous moments, la part de pitance de chaque homme s'étalait sur chaque demi-boule de pain, alignées par terre l'une contre l'autre.

Après un long travail, 50 portions furent à la disposition de ces Messieurs; bientôt les hommes arrivèrent et descendirent des camions; tous très abrutis par le trajet; mais, heureux de casser la croute en arrivant " Laissons les manger " me souffla le logis " la décision pourrait leur couper l'appétit."

Le lieutenant arriva... " brave mes amis, vous êtes vraiment bien précieux... Mais avez-vous pensé à vous... Le chef est père de trois enfants, le cycliste a deux frères tués à l'ennemi.. vous comprenez. Certainement mon Lieutenant, il nous faudra prendre leurs places. L.... dit le Lieutenant, vous laisserez votre moto ici, les routes là haut sont impraticables... Les camions repartiront dans une demi-heure. Et le cœur gros, sans se plaindre, pourtant, Fourrier et Motocycliste montèrent en camion.

Le 25 Mars 1928

Deux heures du matin L... l'agent de liaison motocycliste, DUBLOCK & BLANPLAIN, cyclistes du Groupe sont sous deux tôles dans un trou, sur un léger foin d'herbes sèches.

Ils devraient roupiller comme des anges car, la veille, ils se sont bien fatigués avec des liaisons multiples; mais, l'ennemi bombarde sans répit avec des "130" le village de SAINT PAUL-aux-BOIS
" Nous sommes " dit le premier " à 400 m. de SAINT PAUL "
" Moi, je ne peux dormir " dit le second
" Quant à bibi j'ai la frousse... vraiment, je ne suis pas tranquille

Quelques minutes de silence puis les 3 hommes à chaque éclatement donnèrent leur impression sur la distance où il y avait " destruction " " Celui-là... 200 mètres... celui 150... Tiens ils éloignent leur tir... Nom d'un chien ça se rapproche...

" Je propose dit le premier de faire une partie de cartes, on se fera, en jouant, moins de bile. "

" Moi jouer aux cartes, je suis certain de perdre jusqu'à mes boutons de culottes "

" Je conseille plutôt dit le troisième d'aller se réfugier chez les téléphonistes, leur abri est de beaucoup plus solide que le nôtre.. " Pas pour un empire répondirent les deux autres "

Des éclats sifflèrent au dessus de nos braves et résonnèrent sur les tôles. Un obus venait de tomber tout près d'eux..

" C'est trop dit BLANPLAIN, je vais chez les téléphonistes et il s'enfuit " Les deux hommes se regardèrent, leurs yeux luisent par l'effroi, leurs mains se touchent, se serrent et l'un contre l'autre... ils attendent. Les obus tombent, un éclat après avoir fendu une tôle est déjà tombé aux pieds de nos héros. Un caillou projeté par un éclatement a défoncé l'autre tôle. + Les deux camarades sont silencieux.... Georges, souffla l'un... il serait prudent de s'en aller...

Tu sais qu'il y a 100 mètres de l'abri des téléphonistes au nôtre et je n'oserai jamais sortir en ce moment.

Tu as raison... écoute... si on vidait la bouteille cachetée de blanc que j'ai achetée ce matin à la coopérative de BLERANCOUR " certainement il ne faut rien laisser et se donner un peu de courage.. tiens il me reste deux cigarettes.

Ils boivent, ils fument; mais, le bombardement ne cesse pas. Le dernière cibiche dit DUBLOCK.
Celle des condamnés pour DEIBLER répondit son copain.
C'est pas gai..... un silence

A quoi penses-tu... parle.. j'ai les foi... dit le plus jeune. Je pense à ceux qui dorment là bas derrière nous... ma femme???. mon gosse.... répondit le plus âgé.

Et dans un silence respectueux, ils songèrent aux absents... Vingt fois ils échappèrent de bien près à la mort... Ils veillèrent coude à coude, la tête baissée, les yeux vagues.

Le jour vint enfin !!! et le bombardement cessa
Ouf; fini le cauchemar dit DUBLOCK
Voici le jour, voici le quart de jus et d'autres aventures répondit le second....

Onze heures du matin - l'Agent de liaison se presse, depuis cinq heures du matin il est en route, avec un quart de jus dans la lampe.... il patauge dans la boue, tout en écoutant les " 88 " qui, par moments, éclatent devant lui. Ça va mal dit-il, les boches s'attaquent au pont.... et il va falloir y passer. Comme cette boue fatigante, c'est de la glu qui colle les pas et j'ai pourtant bien envie de faire un peu de course pour me réchauffer. Il fait pas chaud et cette petite pluie m'agace. Encore heureux que je suis sur la ~~grande~~ route de Saint Paul-aux-bois à CHAUNY, car les marais par ce temps, on doit en bouffer de la mélasse. Il approche du pont jeté sur le canal de l'Ailette et reliant l'Oise à l'Aisne, les boches tirent par par intervalles.... Tiens. Tiens, dit le poilu, ils tirent que d'une pièce..... Allons-y sans chiqué et, au pied du pont, jette en demi lune sur le canal, il se couche et il attend que les boches tirent.... boum... voilà. La pièce ayant tiré, il gravit en vitesse la partie du pont montante, mais à peine arrivé au point culminant du pont... boum.... une 2^e pièce a tiré et l'obus éclate de l'autre côté... instinctivement le poilu s'aplatit à terre laissant les éclats papillonner au dessus de lui;;; un cri de douleur au bas du pont et une guérite de fer qui dégringole dans le canal. Le poilu se relève. Grand Dieu, un Anglais est là couché de tout son long sur la route avec du sang qui s'échappe de la poitrine. L'agent de liaison s'approche, il aperçoit la tunique et la chemise du Tommie déchirées, déchiquetées et là, en plein milieu de ce qui reste du torax, une fusée d'obus toute entière à demie rentrée dans la poitrine. Il est mort se dit le poilu, rien à faire et il lui tate le front.... des yeux à demi clos s'ouvrent tout grand et fixent le Français.... Mother..... Mother souffle faiblement le moribond et un flot de sang s'échappe de sa bouche élaboussant le visage du poilu penché sur lui..... et les yeux bleus de l'Anglais restent grands ouverts, hagards.... il n'est plus..... Boum.... boum.. deux obus de 88 éclatent près d'eux et projettent des postillons de boue sur les deux hommes.... l'un d'eux se lève en faisant un signe de croix et laissant le cadavre, il se met à courir sans se retourner.

Le 28 Mars 1918

Les Bords de l'Ailette.

L..... un pli pour l'observatoire
Cà va Margis

L'Agent de liaison prend le message, enfourche une bécane et se dirige vers PIERREMANDE. Le sol est complètement labouré; mais avec adresse instinctive, il réussit quand même à se frayer une route... il avance.... il passe le canal; mais tout d'un coup un obus de 88 éclate derrière lui.

Cà se gate dit-il et il continue sa route... un autre éclate devant, un autre sur sa droite et plus nerveusement il continue à pédaler. Les obus se suivent maintenant rageurs; il saute de sa bécane et, la tenant à la main, il avance prudemment en ranchonnant... Mais ils tirent sur moi les cochons.... Oh! la saucisse là haut... En effet, dans le ciel bleu, une saucisse boche règne en maître... un obus éclate tout près de lui; précipitamment, il se couche de tout son long dans un trou plein d'eau et les éclats papillonnent au dessus de lui. Il se relève trempé; mais sauf, et, embusquant son vélo dans des ruines, il poursuit sa route en rageant. Il y a pas d'erreur, ils prenaient mon vélo pour une église pu pour CLEMENCEAU !!!

Il rampe sur le ventre prudemment et, un peu à la fois, la saucisse déroutée le laisse tranquille.

Après une pénible marche, il arrive à l'observatoire. Un aspirant, un sous-Officier et un homme sont là dans un abri bétonné; ils mangent des conserves; ils respirent la poudre des premières lignes; ils couchent à trois dans une caisse; ils sont chargés de surveiller la tir ennemi. Les boches sont là, derrière l'Ailette sur une ligne blanche où l'on voit de temps en temps un peu de fumée, des grenades qui éclatent ou des obus qui soulèvent en sifflant un bref et léger tourbillon de poussière. "Vous devez attendre notre rapport" dit l'aspirant. "Nous prévoyons, d'ici peu, une offensive boche dans le secteur voisin;" depuis une heure, ce dernier soutient un bombardement violent. En effet, à droite ça chauffe, on voit des explosions blanches et noires qui semblent sortir du sol, comme si la terre surchauffée dégageait mille petits volcans. Tous cela... dans un vacarme régulier comme un roulement de tonnerre sans arrêt et encore heureux que le vent soufflant derrière nous, amortissait la violence des explosions.

Tenez L..... dit l'aspirant, portez ce pli au Colonel du 401° d'Infanterie: vous descendez le boyau, en bas vous vous renseignez.

L'agent de liaison descendit le boyau en courant; arrivé dans la 3ème ligne, il fut stupéfait de voir là des fantassins territoriaux tous avec de la barbe et crasseux de saleté, assis sur leur sac, fumant leur pipe, ils attendaient silencieusement.

Notre homme se renseigne: il devait suivre pendant 10 minutes la 3° ligne et prendre un boyau souterrain qui montait vers le poste du Colonel en question.- Le P.C. du 401° d'Infanterie se perchait dans un vieux château ~~en nid~~, perché comme un nid d'aigle au dessus de la vallée. L'agent de liaison, après avoir remis son message, attendit la réponse derrière plusieurs grosses pierres de taille qui le protégeaient de la mitraille.

41

Les canons boches soudainement, dans un merveilleux ensemble se taisent.... Anxieux, les 75 commencent un tir indécis. Tout d'un coup sur la ligne blanche allemande, on voit des lézards verts-gris surgir de leurs trous.... L'ennemi attaque. Nos lignes semblent désertes... pas un bruit... c'est un silence merveilleux. Nos 75 même se sont tus, il semble que, dans ce silence mortel, un grand crime va s'opérer. Les boches avancent; ils traînent comme des grosses pierres derrière eux qu'ils posent dans la rivière "embarcations chargées d'armes et de munitions"...

Voici votre pli.... il faut vous hâter mon ami.- A regret, l'agent de liaison quitte cette vue grandiose et il se dirige vers l'observatoire par le souterrain.

Les observateurs ont du boulot et le téléphone sonne sans répit. Quoique beaucoup plus éloigné qu'au P.C. on voit quand même l'action. Une nuée de boches ont traversé la rivière. Tous d'un seul coup l'orage éclate; des centaines de pièces françaises d'un seul coup ont craché leur mitraille; on ne voit plus qu'une lourde et épaisse fumée couvrant tout le secteur voisin et, dans les rares répités des tirs de barrage, on distingue les tic-tac réguliers des mitrailleuses. Puis ce fut la grosse artillerie boche répondant aux français..... l'enfer sur cette terre.

Le 30 Mars 1918 " COMMUNIQUE "

Sur les bords de l'Ailette près de X..

L'ennemi a attaqué et réussi à traverser la rivière mais grâce à un merveilleux tir de barrage, nous avons cerné un bataillon bavarois qui s'est rendu.

Nos pertes sont insignifiantes

999

Les cloches devraient carillonner..... Rien ! Mais des canons grondent. C'est fête ! ... A nous les plaisirs, les distractions, la folle jeunesse. Non!..... Partout, c'est la désolation.

Aujourd'hui, on devrait vivre, c'est la résurrection. Non!... c'est la mort et les voitures d'ambulance passent sur la route avec des blessés qui gémissent.

L'Aumonier vient près de nous et il nous invite à la messe qui sera donnée en plein air, avec la Communion. L'Abbé GAVART est tout joyeux, sur sa physionomie on aperçoit la satisfaction et du bonheur; aujourd'hui, cet homme n'est plus soldat, il est prêtre.

Un brin de toilette, on se fait beau; pourquoi ! c'est instinctif: on en sait rien; pour nous, c'est pourtant un jour comme les autres, je dirais même plus triste, car on pense à notre séparation complète avec ceux qu'on aime et qui nous aiment et aux privations de toutes sortes, aux habitudes du bien être. Après avoir médité sur leur triste situation, les poilus se mirent à plaisanter en se dépouillant de la crasse qui les couvre.

Ne pleure pas Truc.. Tu auras du pain béni.

Les 77 t'enverront des oeufs de Pâques en sucre Divin.

Qui m'a volé mon épingle de cravate ?.. Ne marche pas sur mes vernis.

Dépêchons nous, il y aura plus de place assise à l'Eglise.

Machin... emmènes-tu ta princesse à ROBINSON après dîner ?

Où dînes-tu ce midi ? Chez MARGUERY ou chez CHARTIER ?

As-tu une faveur pour l'Ondéon..... Et ta soeur !

" LA MESSE "

Sur un pan de mur en ruines, brûlent deux chandelles dont la flamme grésille par la pluie. Un Crucifix domine la muraille. L'Aumonier a revêtu un surplis blanc et il s'est rasé de frais.

Il dépose entre les deux chandelles, une petite pierre plate, là dessus, un calice couvert d'un linge fin de batiste blanche. L'Aspirant lui sert d'enfant de chœur; il est à genoux dans la boue et la messe commence:

" Introibo ad altare Dei "

Le Commandant, le Lieutenant, le Major, les logis; enfin, une trentaine d'hommes sont là, tous près du prêtre, écoutant les moindres paroles et répondant à l'unisson avec l'Aspirant.

" Ad Deum qui laetifiat juventum meam "

Une petite pluie très fine enveloppe ces hommes dans un brouillard, on ne s'en soucie grère et la messe continue.

La bataille qui résonne au loin nous donne un effet d'orgue qui nous invite à la prière.

" L'ELEVATION " Tout le monde est à genoux, la tête baissée dans un silence sublime; il semble vraiment que le Surnaturel de cette cérémonie a frappé les plus incrédules. La messe est dite, on se relève; on a l'impression d'avoir assisté à un enterrement; on a même envie d'aller serrer la main à l'Abbé GAVART. On rentre dans ses abris respectifs pour s'abriter et fumer une bonne pipe.... C'est fête, après tout.... Mais non.... une liaison aux batteries. Pourra-t-on seulement rentrer pour la soupe; pire encore... le logis nous apprend que le pont du canal a sauté et qu'il faudra, en attendant le Génie, traverser à la nage, ou se dépêtrer dans les herbes, de l'eau jusqu'au cou.

Avant la Résurrection, il y a la Passion !!!!

Avant la Victoire, il y a la lutte !!!!

Les Agents de liaison prirent la direction du canal.

SAINT PAUL-aux-BOIS, le 2 Avril 1918.

Le P-C du Commandant déménage, chacun donne un effort; on s'installe dans un village en ruines.... On cherche des caves, chacun se débrouille pour trouver un trou pour se protéger de la mitraille. Les téléphonistes installent fils et appareils. Le cuisinier plante sa cuisine derrière le clocher à moitié détruit; à l'aide de seaux en toile on vide l'eau des abris et des caves pour y mettre des hommes. L'aumonier a trouvé un prie-Dieu, dernier vestige de l'Eglise détruite et il ne s'en sépare plus - Le gros major a choisi déjà la meilleure cave, très occupé d'y mettre le feu pour y déloger la vermine. Le Commandant se loge dans une cagna qui sent le cadavre; il y grille un paquet de tabac pour faire passer l'affreuse odeur.

L'aspirant grogne, il se gratte à tous moments; il est complètement envahi par les totos.

Le chef, plus hardi, pénétrant dans un abri, nid à rats, a dû disputer à l'un de ses insectes une partie d'une de ses belles bottes d'aviateur.

Un obus de temps en temps claque au dessus du village, les éclats font un potin du diable sur le granit. Quelques Anglais, atteints d'une espèce de lèpre, traînent dans le village une répugnante mollesse et un dégoût de la vie. Ils attendent l'évacuation et deux nurses, presque masculines, les soignent et les consolent.

Les agents de liaison ont beaucoup trop de travail pour songer à prendre un gîte.... seulement, vers dix heures du soir, leur boulot finit on leur dit de se débrouiller. " Faites comme nous " leur a dit le fourrier, " logez vous comme il vous plaira " Choisissez mes princes un palace à votre goût; un rez de chaussée, une garçonnière à mon idée, ferait plutôt votre affaire, car aux étages vous risquez d'être réveillés par les éclats de rire!!!! de vos voisins les boches.

Il se fiche de nous dit DUBLOCK... Il faut en mettre un coup répondit L.... Cherchons, nous ne sommes que deux ce serait bien le diable, si on ne trouve pas un nid pour deux merles comme nous.

Et les deux copains cherchèrent au clair de lune: un indice, un espoir d'abri, interrompu de temps en temps par un obus qui passe et qui tue.

Bigre, quelle grosse cheminée dit L... Tiens, répondit DUBLOCK un four de boulanger... au boulot.

Aussitôt les deux hommes, sans autres outils que leurs mains et leurs couteaux, dégagèrent la cheminée. Ce travail fini, ils trouvèrent le four intact mais rempli d'excréments de toutes sortes et une nichée de petits rats; en vitesse, ils nettoyèrent tout cela, mirent une botte de paille fraîche au fond du trou et fumèrent deux bonnes pipes, histoire de purifier l'air. Les doigts plus ou moins écorchés, le corps rompu et couvert de transpiration, ils se couchèrent l'un contre l'autre, la tête sur leur musette et les pieds dans la cheminée.... Bonsoir DUBLOCK, qu'en dis-tu c'est pépère, le Margis va rire jaune, la major en fera une attaque de jalousie. Bonne nuit L.... pas de danger d'être cuits par un obus là dedans et le boulanger est loin. Il était temps, les 130 grondèrent.

Onze heures du soir, l'air est malsain; on entend éclater des obus de tous cotés sans rien voir. Il pleut.... une obscurité complète, coupée par moments par un éclair rapide d'un " départ " de 75.

Un homme est là dans ces marais; pieds nus, la culotte toute déchirée, cuirassée d'une boue collante que même la pluie n'a aucune force de détremper. L'absence de cravate laisse voir une chemise sale.

Cet homme, c'est un agent de liaison perdu dans les marécages de lère ligne... Il est brisé par les efforts qu'il fait pour faire le moindre pas dans la fange collante. Deplus, il est transpercé par la pluie, se mêlant à la transpiration.

D'une main fébrilement, il décharge en l'air son revolver et ses grands yeux effrayés cherchent avidement une piste quelconque: un homme ou un abri.

" A quoi bon " dit-il " le bombardement vient plus fort et plus haut que mon casse-gueule et comme moi-même je suis petit, bien petit, tout petit, dans cette steppe sans horizon radieux. La mort règne par ici et le danger seul me donne quelque énergie. Si seulement il y avait des étoiles dans le ciel... pour m'orienter.. mais la pluie..... "

Tout à coup il s'arrête, il écoute, il s'effraie davantage.

" Il reste à mon malheur de me flanquer dans les lignes boches " Il écoute puis, au bout d'un moment, il distingue à droite des départs de " 75 " " Allons vers eux " dit-il; mais, il se jette dans des trous d'obus pleins d'eau et de vase puante. Il met la main sur un cadavre en décomposition et pousse un cri d'horreur; enfin, il se jette sur des fils de fer barbelés qui lui rentrent dans les jambes.

Oh ! Quel martyr dit-il et il s'arrête un moment; debout il baisse la tête et il pleure - et la pluie tombe toujours. Tout d'un coup un grand éclair, une explosion derrière lui et notre homme regarde fixement quelque chose qu'il vient d'apercevoir à deux pas de lui - il approche et aussitôt un cri de joie - un fil - il tient à la ~~main~~ main un fil téléphonique qu'il reconnaît être récemment posé - Toute une énergie nouvelle s'empare de lui et le plus vite possible, il suit le fil en le tenant d'une main ferme; il tombe, il se relève, s'engloutit entièrement dans un trou d'obus plein d'eau, qu'importe, il le tient ce fil sauveur et pour rien il le lâchera.

Après une heure de marche, il arrive à l'Etat Major, réveille d'un pinçon le logis de garde;... pour lui montrer qu'il est rentré !!!!!

Sous sa tente il se glisse, s'allonge sur la couverture et comme un homme ivre mort, sans même enlever son casque, il s'endort comme une brute.

Le 5 Avril 1918

Les boches attaquent.... " L.. une liaison pour la " 28 ", le Commandant vous attend sous sa tente ". Le soldat ainsi interpellé se lève, il est tout habillé, tout courbaturé; il quitte la couverture de laine et le tas de boue qui lui sert de couchette, il prend casque, masque à gaz et pétard et le voilà dans la tente de son chef.- Ce dernier, à moitié habillé, avec le logis téléphoniste et un sous Lieutenant, font des efforts pour obtenir, sans succès, des communications par téléphone. En voyant l'Agent de liaison, le Commandant prend un bout de papier et tout en regardant le dernier message de l'observatoire, il inscrit un ordre et, s'adressant au poilu " tenez, lisez... vous porterez ce message le plus vite possible, la lecture de ce message vous dira l'importance de votre liaison:

Au Lieutenant Commandant la 28^e Batterie du 250^e Rég. d'Art. de Campagne, 3^e Groupe -

Tirs de barages sans arrêt jusqu'à nouvel ordre -
Tirs - bases - distances, etc..... Commandant du 3^e Groupe
DENIO.

" Allez mon ami - Bon courage "

Le Commandant serre la main du poilu; ce dernier tout pâle remercie; puis il regarde l'heure " 3 heures " (matin) et mettant son pli en sûreté dans sa tunique - il sort.

La nuit, la boue, la pluie et un bombardement terrible
L... Si vous passez par la route, vous êtes foutu - prenez par le bois. Un crapaud se vautrant dans la boue glacée, les pieds nus; la vase lui ayant volé ses godiots, voilà vraiment la situation d'un agent de liaison dans les marais du front. Notre homme, depuis déjà une bonne demi-heure se débat dans la fange et, pas sans mal, il vient de franchir les 1000 mètres environ de marais et le voilà maintenant sur les rives du canal où il s'arrache les mains aux gils de fer barbelés qui défendent les abords de cette ligne de défense. Enfin, il arrive au pont. Les scrapnels font rage; tous ces feux d'artifice rouges font baisser la tête au poilu; il avance doucement; mais, il avance - le canal est franchi; mais, le bombardement devient de plus en plus violent, l'Agent de liaison s'arrête, se vautre dans un trou... Que va-t-il faire ? Il semble découragé, il s'oriente, mesure les distances: à droite à 300 mètres, dans un bosquet d'arbres déracinés, les cagnas de la 29^e Batterie, à gauche au bout d'un bon kilomètre, la 28^e Batterie avec une barrière de mitraille... d'un côté l'abri ... de l'autre la mort.. Il se lève, fait quelques pas, mais il heurte un " 130 " non éclaté et encore chaud; alors il a un mouvement d'effroi, un vent de folie s'empare de lui et il se met à courir vers la 28^e... Il faut dit-il, il faut... Il court et la mitraille éclate de tous côtés, il court et soudain, dans sa course, il entend des obus qui tombent sans éclater, il court et l'air devient malsain... Les gaz ! Tout en courant il essaie d'ajuster le masque qui, par précaution, est là tout ~~prêt~~ préparé sur sa poitrine. Mais..... à deux mètres de lui un " 88 " éclate, un cri de douleur et voilà notre soldat, à demi enterré de boue, de pierres et du sang qui s'échappe à flot de son poignet. Il reste là comme mort quelques minutes, tout doucement il se sent partir..... Une énergie soudaine s'empare de lui - Oh ! ces gaz comme ça brûle, il se dégage mais une grosse pierre lui écrase la main droite.... il souffre terriblement; mais il réussit à se dégager complètement... le voilà debout, il s'oriente tout abruti, ~~comme un fou~~ il court, il court vers son but.....
Et sans s'occuper de son uniforme en loques comme un fou. à moitié nu
comme un fou il court, il court ... vers son but.....

47

Voici enfin la 28° Batterie, allons encore un effort; mais non, c'est fini, il ne peut plus et il tombe épuisé avant d'y arriver.

47

Un homme masqué s'approche vers lui en rampant... le pauvre diable en le voyant se réveille..... " le Lieutenant, j'ai un pli pour lui " " Il est dans sa cagna, passe ton pli, je vais le lui porter et te chercher secours. Mais le moribond s'est relevé, il court encore 200 mètres et tombe épuisé devant la porte des Officiers de la Batterie. Un officier masqué ouvre la porte, prend le malheureux dans ses bras et le porte dans la cagna. Ce dernier ouvre les yeux à la lumière.... J'étouffe dit-il... Mon lieutenant, un pli, dans ma tunique.... ici.... Et la main sur son coeur.... doucement il s'évanouit

Le 6 Avril 1918.

Dans la cagna du Commandant de la 28^e Batterie, deux officiers sont autour d'un blessé. Le pauvre malheureux est évanoui et le S. Lieutenant cherche à le faire revenir à lui.

Le Lieutenant lui, s'occupe de la blessure; il a décousu la manche droite du poilu et, avec de fins mouchoirs, il lui serre, à plusieurs endroits, le bras pour arrêter l'hémorragie.

Les deux officiers ont leurs masques à gaz et ne disent mot. L'hémorragie est arrêtée; mais, la main et le bras du pauvre poilu sont devenus violet, noir.

Le Sous-Lieutenant sort et revient avec un brancardier faisant fonction d'infirmier. Ce dernier doucement, enfonce dans la plaie de la charpie et entoure le tout de bandes de Toile. Mais la douleur réveille le moribond et il se plaint d'une voix haletante.

Mais l'air n'est pas sain et les officiers se voient obligés de lui ajuster le masque à gaz. Nouveau supplice pour le blessé. Ayant déjà les poumons plein de gaz, plus le masque qui lui comprime la respiration, le malheureux ne peut plus respirer et il fait des efforts violents pour happer un peu d'air. Il veut causer; mais, sa voix est étouffée par le masque et des yeux, il supplie qu'on lui enlève cet instrument de torture.

Il transpire, il étouffe; les légères cicatrices dont son corps est couvert se rouvrent et, sur sa poitrine nue, ruisselle de la transpiration, du sang et des larmes. Et les obus à gaz silencieux tombent toujours près de la cagna. Un peu à la fois les forces du moribond s'épuisent et il s'assoupit.

Le jour se lève et le bombardement diminue..... les officiers enlèvent au blessé son masque; ce dernier ouvre les yeux, pousse un soupir.... et il se sent revivre !!

Le Lieutenant lui donne un verre de porto; d'un sourire forcé il remercie.

Quatre hommes amènent un brancard.... on pose le soldat sur la civière. Doucement et d'un pas plus ou moins régulier, suivant la triste situation du terrain, les brancardiers portent leur camarade à la 29^e où se trouve le Major de la Batterie.

Sur cette route, entre les deux batteries, quelques obus tombent ~~par-ci~~ par-ci, par là dans un éclatement noir et vaseux. Le blessé ferme les yeux, il palit, il tressaille à chaque explosion. Il se sent là impuissant, petit, bien petit, un effet de viande palpitante qui sursaute et qu'on doit achever. Il a peur..

Le gros Major, sans se soucier des cris du malheureux, enlève les bandes et fait une suture à l'artère, donne une piqure de morphine.

49

49

Le Lieutenant de la Batterie arrive au moment où le poilu quitte la 29°. C'est justement l'officier du blessé "Vous nous quittez L. vous souffrez " "Oui mon Lieutenant. Adieu mon Lieutenant " "Au revoir Georges, vous aurez de mes nouvelles, c'est très bien vous savez;"

Le Commandant de la 29° Batterie serra la main gauche du poilu et dans une étreinte les deux hommes se comprirent.

Les bords de l'Aillette 6 Avril.

Une auto camouflée de poussière, un chauffeur indifférent, une croix rouge, une carrosserie close, traversent des villages en ruines et des paysages mornes.

Dans cette voiture sont couchés, sur des civières, quatre blessés. Ils ont des pansements provisoires, du sang partout, de la boue. La route est mauvaise et à chaque cahot, des cris de douleur, de la souffrance aiguë, du désespoir. Au volant, l'homme est insensible.. Il en a tellement vu et entendu. Il fume une cigarette, il a hâte d'arriver pour la soupe et derrière lui, on se meurt...

Quatre moribonds: le premier, blessure à la tête, le second une balle dans la cuisse, un troisième un poignet fracassé; enfin, le dernier un éclat d'obus dans les reins. Pendant que les trois premiers se plaignent et ~~gémissent~~ geignent, celui-ci est muet, du sang s'échappe de ses pansements, transperce le brancard et tombe goutte à goutte sur la camarade sous lui. A un passage à niveau, il pousse un unique cri.. c'était le dernier. Enfin, l'ambulance... on descend ces malheureux sous une tente; on commence par les ~~piquures~~ piqures, ensuite on dégage leurs plaies, un major enlève sans pitié cette charpie collée à la chair vive ou, dans les entrailles, un tremblement nerveux du souffrant, des plaintes, il n'a plus la force de crier. On deshabillement un pauvre diable; un brin de toilette; enfin, un peu plus ou moins de crasse. On interroge le moribond qui répond du bout des lèvres comme s'il disait une prière. Encore des piqures; un petit chariot où on pose le blessé, là dessus on le conduit à la salle d'opération. Des hommes, des femmes tout en blanc, des boccas, des instruments de chirurgie. Un major à moitié nu, avec des lorgnons, lui sourit. On lui dit quelque chose, il ne comprend pas, un acte de contrition, un masque, une mauvaise odeur.. des cloches qui sonnent.....

UN REVEIL

Tout est rouge.... bonjour X... bonjour Z... eh!... là bas..V... comment ça va... mais je suis bête où suis-je... Un lit... Oh! comme j'ai mal... mon bras... ça brûle là dedans... tiens une infirmière.. bonjour madame... mais je pleure... c'est bête... je pleure tout seul.. mais ce sont mes yeux qui pleurent... mais ce lit est bon... mais les draps sont rouges... tout est rouge... Oh! comme ce bras est lourd.. comme il brûle... Pourquoi riez-vous tous... mais où suis-je... ce lit. ces lits... mais je les connais pas ces copains là... Oh! mon poignet, mes yeux...

Calmez-vous mon ami, vous êtes à l'ambulance, on vient de vous opérer au bras, vos yeux iront mieux demain.. ce sont les gaz vous comprenez ce n'est rien... dors petit."

Sous l'empire d'une voix douce, une voix de femme, le moribond ferme les yeux et il s'endort dans un joli rêve

Le 6 Avril 1918

Un bon lit, des draps bien blancs, un atmosphère calme et tranquille, un toit, le corps propre; pas le moindre bruit qui rappelle la Guerre.!!!

Un rayon de soleil, ramène dans un éclat joyeux cette salle d'ambulance. Une infirmière s'approche d'un blessé.

" Eh bien mon petit, on est pas honteux, vous dormez depuis hier quatre heures soir et, il est neuf heures du matin.

" On est pas costaud, mais je suis bien Mademoiselle "

" Tenez voici du champagne celà vous remettra; vous ne désirez rien d'autre " "Si..... une cigarette "

" Vos yeux vont pleurer mon ami, ils sont encore bien rouges " " Je les fermerai Mademoiselle.

Et les paupières closes, le blessé tranquillement, avec volupté, se sentant chez lui et ne souffrant pas trop, grilla sa cigarette à petites bouffées du bout des lèvres. Mais, bientôt un nuage triste enveloppa ce bonheur: deux majors et des infirmiers rentrèrent dans la salle..... Les pansements.

Des cris, des grincements de dents des spasmes de souffrance; comme le premier pansement après l'opération est douloureux!!!! La chair encore palpitante sous les coups du bistouri, colle aux compresses et il faut remplacer ces dernières.

Notre blessé, en voyant devant lui ses bourreaux palit; il comprit qu'il devait encore souffrir: on lui défit son pansement; il serra les dents et, de ses doigts valides, il se pinça l'épaule droite..... au sang !!!

A la vue de ce trou béant lui traversant le poignet, un léger cri de terreur; avec une petite pince le Major fouille dans les chairs pour y enlever quelques petits débris d'os. Sous la souffrance le soldat ferme les yeux et l'infirmière le tient dans ses bras en lui soufflant.

" Courage petit on te la sauvera ta main " !!!

Les Majors se sont retirés, le blessé est étendu sur son lit, couvert de sueur froide, il reste immobile les traits contractés; à côté de lui, d'autres cris, d'autres affreuses blessures et, dans son fort intérieur, se dévoile l'épouvantable sacrifice de la chair humaine dans cette Guerre.

Il pense aux parents, il fait venir un infirmier prêtre qui du premier regard lui inspire confiance. D'une voix calme, le cerveau plein de souvenirs terribles, il lui dicte, pour sa famille, une lettre détaillée et avec pénibles efforts de sa main gauche, sans trembler, il signe sa lettre pour les rassurer.

Ensuite, l'esprit dégagé, il fait connaissance en souriant avec ses nouveaux compagnons d'infortune.

52

~~52~~

+ J'avais 20 ans

52

~~52~~

Mes 17 mois d'hôpital. 6 avril 1918, au 1er Septembre 1919: ~~20 ans et trois~~.
 Le poste de secours de Saint Paul aux Bois Itisme était dans une grande cave!
 Un infirmier me fait tous mes pansements; en plus de ma très grosse blessure
 au poignet, je soigne sur tout le corps; je suis nu et je grelotte de froid;
 j'ai la fièvre; l'infirmier me regarde sur toutes les coutures mais il n'a pas
 l'air éfrayé « tu perdras certainement ta main droite, mais tes autres blessures
 n'ont aucune gravité »! Sitôt habillé on me fiche sur un brancard, et, ensuite
 dans un fourgon sanitaire avec d'autres blessés. Durant le voyage mes malheureux
 compagnons se plaignent et poussent des cris à chaque trou, ou à chacune
 des maladresses du chauffeur. Nous arrivons enfin à l'ambulance B.63 à
 Bugancy dans l'Itisme; Deux de mes camarades sont morts durant cette route
 véritable calvaire; moi je suis inconscient mes yeux pleurent sans arrêts et tout
 est rouge autour de moi. J'entends la voix d'un major « ce jeune là à la salle
 d'opération de suite » "Réveil": je sens une main froide sur ma poitrine à
 la place du cœur; de la main gauche je sens des draps, je touche un matelas;
 mon bras droit est lié je ne sais pas comment!! une femme toute noire avec
 un voile rouge est à côté de moi, elle retire sa main et elle me cause.....
 « Tu as été opéré mon petit, je crois fort qu'on te sauvera ta main; dans
 quelques jours tu verras clair comme tout le monde, tu vas essayer de dormir »
 Le lendemain matin ils sont quatre autour de moi. Deux hommes me
 tiennent solidement et je ne puis faire un mouvement; L'infirmière défait le
 pansement à mon bras Le ~~Médecin~~ chirurgien me regarde. « j'espère bien que tu
 es brave et courageux, je vais te faire très mal, mais c'est pour ton bien »
 Pendant plusieurs minutes, j'ai regité, j'ai crié, j'ai souffert atrocement et puis
 plus rien, le néant-syncope!!! De cette ^{Délicieuse} ~~première~~ journée à l'ambulance
 je ne me rappelle plus rien!!! La troisième journée, pas de syncope, et, j'ai
 souffert comme le christ quand le bourreau a cloué ses mains à la croix.
 L'infirmière m'a complètement changé de linge, et je me suis senti mieux.
 L'itimonier est venu me voir il m'a demandé si je voulais communier??
 « Je veux bien » « Je ne te confesse pas, car avec tes souffrances je te considère

53

~~28~~

53

~~28~~

en état de grâce. » Après la communion nous écrivons à tes parents »
 Pour rassurer le père j'ai eu le courage de signer de ma main gauche.
 L'infirmière m'a dit la vérité, mes yeux vont beaucoup mieux. Je suis
 dans un chic baraquement, j'ai un pyjama, il y a dans la salle une
 vingtaine de lits, à côté de moi un amputé de la jambe gauche de
 l'autre côté un homme est en train de mourir doucement les intestins perforés.
 Première visite : Le motocycliste de la 28^{ème} batterie un nommé "Dubosk" est
 venu me voir, et il me donne la première lettre de mon lieutenant "Delisle";
 il me ramène une partie de mes bagages... Je suis heureux - - -
 Mon lieutenant dans sa lettre m'indique qu'il a demandé pour moi
 une citation à l'ordre de l'armée c'est à dire la "croix avec palmé".
 L'infirmière après avoir lu la lettre du lieutenant m'a félicitée; elle
 est revenue un moment après, avec un beau bouquet de roses rouges
 dans une double d'obus en cuivre astiqué !! qu'elle a posé sur ma table de nuit.
 Malgré que mon bras pèse bien lourd, j'arrive à me lever et je
 suis debout pour recevoir la première carte de mon père... j'ai pleuré
 comme un gosse, Papa écrit avec son cœur... Aussi des cartes de
 toute la famille, des mandats; Ma grand mère est heureuse que je
 suis vivant... mais pas tant que moi !!! Même lettre de ma belle mère
 en me promettant des cadeaux (Promesses qui ne furent jamais réalisées) - - - -
 L'infirmière dans ses moments de liberté m'apprend à écrire de la main gauche.
 Je joue aux cartes avec des copains, et, l'aumônier m'a apporté une épinglette
 à linge pour tenir mes cartes. ça va... ça va la vie est belle.....
 Un beau matin grande émotion devant moi = Mon père... Il est venu
 me voir malgré de très mauvais trains; Il transpire encore d'avoir fait
 une longue route à pieds; On s'embrasse comme jamais et on se serre fort l'un contre
 l'autre, et on a bien des choses à se dire, mais je ne puis manger avec lui
 car, je rends tout ce que je prends « Tu as trop mangé de gâteaux, tu as
 trop sucé de bonbons » J'ai rien dit, Il était déjà trop inquiet sur moi pour
 ajouter que j'avais été aussi gazé, et heureusement qu'il ne m'a pas vu presque aveugle.

Mes hôpitaux suite - 54 ~~54~~ / ~~54~~ 54 ~~54~~ / ~~54~~

Mon père m'a quitté un moment pour aller dans les feuilles, pas habitué à une gymnastique obligatoire pour un nécessaire besoin, il perd son beau porte plume réservoir. Comme il n'aime pas perdre ses affaires il revient vers moi pour m'expliquer ce drame. « C'est mère qui m'a offert ce Waterman - - que vas t'elle dire. » Pauvre Papa !!! j'ai reconduit mon père jusqu'à la petite gare et on a encore pleuré un bon coup. Mais pour revenir à l'ambulance, je ne pouvais plus faire un pas, et, je suis resté là tout seul. Le chef de gare est venu me voir. « Je vais téléphoner à l'ambulance » Mais pas de voiture libre pour venir me chercher, le brave homme bien embêté !!! Il y avait pour moi une providence - un vieux bonhomme ~~homme d'équipe de la gare~~ de la petite gare m'a fiché dans sa brouette et retour dans mon lit, j'ai donné 2 Frs à ce brave. Le chirurgien et l'infirmière m'ont montrés leurs mécontentements, mais pendant l'enquêlage je regardais mes roses rouges, et, je voyais encore le père remercier l'infirmière. Pendant la nuit suivante, on entendit le canon, et, le matin le bombardement était plus violent, ~~et~~ plus près de nous; ~~et~~ toutes la journée il n'y a pas eu d'arrêt. Je pensais à mes copains de la Batterie. A tout moment les ambulances autos nous amenaient des blessés; je suis resté à la réception pour voir si un de mes camarades n'était pas parmi tout ces malheureux. J'ai appris que les Boches attaquaient sérieusement entre Noyon et Chauny et qu'il y avait une grande bataille - - - - - je suis rentré dans mon Baraquement pour la soupe; on y avait ajouté plus de 20 lits; nous étions serrés comme des sardines; on voyait du sang, de la boue partout. Le soir la cour fut envahie par des ambulances Kaki avec des conductrices complètement habillées comme des soldats américains et deux par voiture - - Un seul bruit on évacue complètement ~~l'hôpital~~ l'hôpital. Ces dames rentrent dans le Baraquement avec leurs brancards et ceux qui peuvent marcher doivent s'installer dans les voitures. Je fais mon sac comme je peux, et, par prudence je m'installe dans une auto presque pleine et sur le point de partir. Pas question de faire des adieux car on entend déjà des obus éclater pas loin de nous. ~~et~~ Sur toute la route c'est la pagaille, des granges qui brûlent, et, le canon gronde jusqu'à "Villers - Collette". Voici le train sanitaire ou d'une main je deviens infirmier en essayant d'aider de soulager les plus malheureux que moi,

54

~~40~~

55

54

Guf, nous voici en route vers l'intérieur - le train roule très doucement, et il s'arrête très souvent - Pas de place disponible, on est très serré mais on ne se plaint pas... Dans un wagon il y a une salle d'opération et les chirurgiens coupent la dedans de la viande sans arrêts. Mon poignet droit commence à me faire mal et mes jambes sont bien lourdes. Je m'adresse à une infirmière... elle me met sa main à mon cou et elle me donne un numéraire "le 189" « Quand on demandera ce chiffre !! tu iras à la salle d'opération. Voici le matin au petit jour on voit une grande usine en flamme C'est la Courneuve et nous roulons autour de Paris. Je suis tout prêt de mes parents et grands parents... Ils ne se doutent pas que je suis à Panama dans un charnier ambulante. Je retrouve dans le train l'aumonier de l'ambulance. Il m'explique qu'il a monté dans le train le dernier qu'il a vu les Boches arriver à l'hôpital. Les chirurgiens et les infirmières et aussi des blessés ont été fait prisonniers... Je pense en moi même toujours veillards ces curés... « Georges, me dit-il, le train va s'arrêter dans une heure j'ai besoin que tu vienne m'aider » Je ne pouvais pas refuser et quand nous arrivons à une petite gare, j'ai été avec lui au bout du train sur le quai, Il me donna un seau d'eau bénite avec un goupillon, là dedans, On ouvrit un fourgon, on descendit une vingtaine de morts, L'aumonier récitait ses prières, mais moi près de lui, le seau à la main je ne disais rien. Le train reprit sa marche bien pénible. - Après le casse croute de midi un infirmier cria dans le couloir « N° 189 » j'ai été dans la salle d'opération quand on enleva mon pansement j'ai vu mes plaies pleines de pus vert et jaune et ça sentait la peste « Il était grand temps, dit le chirurgien » Ils ont versés sur mon poignet du feu et encore du feu et solidement maintenu par deux infirmiers j'ai fait pipi dans ma culotte, car il ne faut pas oublier que mes nerfs de l'avant bras étaient à vif. encore heureux de ne pas avoir dégoûté mon casse croute. Enfin nous arrivons à Clermont Ferrand et on a déchargé sur le principal quai de la gare toute la cargaison de misère humaine. Pendant qu'on faisait le triage par Hopital des dames de la haute société de la ville nous ont offert du chocolat Bouilli, ou du café et des gateaux.

56

~~41~~~~55~~

56

~~41~~~~55~~

"Mes hopitaux" Clermont Ferrand je suis à l'école Normale transformée en hôpital. Route de Royat à 500 mètres de la place Gaude. Comme infirmières beaucoup de jeunes filles ou Dames de bonne famille engagées pour la durée de la guerre. Comme Chirurgien en chef nous avons trouvé père et moi que c'est un ami à l'oncle Georges mon parain et de Léon Dillies mon cousin de Nice. Ce long voyage de Buzancy au Tui de Dome ne fut pas très bon pour ma blessure principale, Le chirurgien craint la gangrène. Donc Deuxième opération. Ah l'Ether, j'en ai marre, je suis fichu de rendre tous mes boyaux... L'infirmière principale Mademoiselle Louise et toujours à côté de moi avec le bassin ~~un~~ je hais l'eau de Cologne qu'elle me met sur le front; tout à le goût d'Ether. Toutes les misères humaines ont une fin surtout quand on a vingt ans M^{lle} Louise me raconte l'opération; elle a compté 26 petits os ou Esquilles qu'on a retiré dans ma plaie. Le lendemain matin nouvelle crucifixion avec le premier pansement après opération... - une chose m'a fait plaisir: j'ai vu l'infirmière pleurer sérieusement pendant ce calvaire. Dernière nouvelle: Bonne Maman Jeanne Catteau et l'oncle Alphonse fuyant le bombardement de Paris par la "Bertha" sont installés à "Roanne" chez M^{lle} Gouttebaron représentant de la firme Ryo Catteau; ils pensent venir me voir !!!

Un beau matin pendant que le chirurgien faisait les pansements dans la salle. Voici Jeanne Catteau: Sur le billard près de la porte il y avait un jeune et beau nègre amputé de la cuisse "tout nu" - Ma cousine est devenue verte et il a fallu que je l'appelle pour qu'elle vienne à moi. Véritable tableau de Goya pour une vieille fille. Quand elle fut remise de son émotion elle m'a raconté que la nuit où j'ai été blessé elle a fait un drôle de rêve où elle voyait "Marthe" < ma mère > pleurer et moi même enterré sous terre tout saignant.

« Tu sais que ta grand mère et l'oncle sont en bas, jamais j'oserai les faire monter » Je lui ai demandé un coup de mains pour mettre ma capote, un coche nez, et, mes pantoufles, et, j'ai descendu dans le jardin. Ils étaient assis sur un banc « C'est lui » dit ma gd mère - c'était très bon de s'embrasser de se retrouver. Mais il y a une chose que j'ai jamais compris, Pendant une heure de conversation on ne m'a pas posé une seule question sur moi, mais j'ai du subir le bombardement

~~42~~~~42~~

51

57

~~42~~~~42~~

de Paris avec leur seul obus - Les descentes à la cave - et les péripéties de leur voyage pour Roanne, ~~et~~ ils craignaient aussi le sol dans leur appartement Avenue de la Bourdonnais, avec un concierge qui avait le mauvais œil. Je ne veux pas faire ici une conférence sur les braves civils de l'arrière par le rescapé de la grande Boucherie du front. mais quand même !!!!! Il est épatant mon hôpital grande liberté, beaucoup plus civil que militaire. Je fais des promenades en ville - il y a beaucoup d'Américains - Je prends le tram pour Royat où il y a un hôpital pour officiers du 1^{er} monde. Expédition au Fay de Dôme où on bouffe du raisins aux vignerons. Maintenant ça va beaucoup mieux; ~~et~~ je commence à m'embêter aussi je décide de faire du commerce de tabac, cigarettes, et cigares, avec les soldats américains et j'ai toujours avec moi deux musettes... Je me rappelle être revenu de Royat avec 12 boîtes de cigares du Cuba - Les chirurgiens, Docteurs, ~~et~~ les parents des blessés de l'hôpital (en visite) sont mes meilleurs clients. Nouvel ennui je ~~change~~ quitte l'école normale, pour un Auxiliaire près de la gare mais pas bien loin du centre. Mon troisième hôpital est dans le même genre que le second mais la nourriture est très mauvaise. Un jour où il devait avoir une inspection, nous avons déménagé toutes les casseroles et toute la vaisselle en plein milieu de l'entrée des bâtiments, ~~et~~ quand les hauts cotés grades sont arrivés ce fut un beau concert on tapait à tout casser sur les marmites; ~~et~~ Notre récondication a eut du succès. Le temps passe... nous voici en Novembre. Nous sommes en train de dîner quand le Major est venu nous annoncer l'armistice. On s'est tous embrassés, ma toilette mon uniforme, mes fameuses musettes. ~~et~~ vite à la gare. Il y avait un train pour Paris; Je saute dedans; et dans la nuit j'arrive dans la capitale. Ma première nuit de folie; Tout un monde heureux de vivre, tous ces gens qui s'embrassent; Je suis comme un saint au paradis, Les femmes sont encore plus folles, Je suis porté sur les épaules d'un grand gaillard d'enluy de la Bastille à la République; Je ne sais plus manger, je ne sais plus boire de champagne, Pas moyen de quitter ce délire pour la famille.

58

~~413~~ ~~66~~

58

~~413~~~~66~~

"Mes Hopitaux" Pendant que j'étais à Clermont Ferrand, j'ai obtenu une permission pour Fresnoy sur Sarthe; on se trouve Père, Mère, les enfants réfugiés dans ce pays, toujours à cause de la grosse Bertha. Il y avait à peine 20 jours que j'avais été opéré et pas très gaillard. La famille était logée dans un petit hôtel mon père naturellement à la pêche dans la Sarthe, nous fûmes étonnés de me voir si changé car j'avais en face pour moi un voyage fatigant. C'est Fernand qui a coté de moi coupé ma viande et la belle mère était beaucoup plus aimable avec les aubergistes qu'avec moi. Dans mon incapacité d'aider mon père qui sortait de la rivière de nombreux poissons je me contentais de lire près de lui.

Papa à la fin de ma permission a rejoint son bureau du sentier à Paris; ayant deux express pour mon retour à Clermont, j'ai accompagné père jusqu'à Paris.

Peu de temps après l'armistice; j'ai quitté l'Auvergne pour la Capitale et voici "mon" quatrième Hopital; C'était près de la gare de l'est L'H. Villemain; Pour moi c'était l'idéal; Il fallait être présent près de son plumard quand le Chirurgien et le médecin chef faisaient leur inspection vers 10 heures et, puis grande liberté, je pouvais aller Diner, Tu de la Bourdonnais, chez ma grand mère (ces derniers revenus de Roanne après l'armistice) Ou bien en donnant un cigare au portier à minuit je pouvais aller au théâtre. Je dois signaler que j'ai vite connu tous les Théâtres, tous les music Halls, tous les grands cinémas de la capitale, car je n'avais qu'à me présenter au contrôle pour avoir un fauteuil gratuit.

Bien souvent je sortais avec un camarade de Roubaix "Marcel Bau" ce dernier avait mon âge, resté à Rx pendant la guerre il faisait seulement ses classes à l'école militaire. Je me rappellerai toujours le Joyeux Noël 1918 où nous avons fait les quatre cents coups. J'étais à faire "les pitres" dans un restaurant place des abbesses à Monmartre, et, avoir fait la queue parmi les consommateurs pour payer notre dîner. Quand il fallait rentrer gratuitement dans un théâtre j'imitais un très grand blessé avec une canne et je marchais très difficilement. Marcel faisait l'infirmier et il m'aidait à marcher pour gagner son fauteuil. Nous avons fait du boniment sur les grands boulevards pour aider les Boutiquiers à vendre leur camelotte; nous avions 10% sur la vente.

"1919"

59

~~44/44~~ 59 ~~44/44~~

Comme l'hôpital était plein et spécialisé pour de graves opérations on m'envoya dans mon "cinquième Hôpital" au Lycée Rollin sur le Boulevard Rochefoucault c'était l'auxiliaire de Villemin. Pourtant ma blessure coulait chaque jour un peu de pus, mais le chirurgien attendait pour m'opérer une troisième fois. A Rollin un peu plus de discipline mais en se débrouillant on arrivait à avoir sa liberté. Mon lit était bien mauvais et la nourriture dégoûtante. Un mois après j'ai été très heureuse de revenir à Villemin.

Nouvel opération: nous avions une chambre pour deux, mon camarade un gas du Nord fracture ouverte de la cuisse; il s'appelait "Sécrave" très chic type... Opération très bien réussie m'a dit le chirurgien et l'infirmière... comment pouvais je les croire!!! Mes parents retournés à Rx ne sont pas venus me voir. Mais Bonne Maman la tante Odile et Jeanne Catteau m'ont rendu visite et ils ^{ont} passés un bon moment près de mon lit ils ont poussés des cris d'honneur en voyant mes gros pansements avec des drains de mon poignet au book rempli de liquide désinfectant. Ils ne l'ont pas compris que nous avions des assiettes en fer et des quarts d'aluminium. Vous ne devez pas comprendre que Bonne Maman était accompagnée de tante Odile, c'est pourtant bien simple. Nous avons assisté début 1919 Jeanne Catteau et moi au mariage de l'oncle et de la tante comme témoins et le plus beau de cette cérémonie fut un très bon dîner dans un restaurant au Bois de Boulogne...

Peu après la visite de ma grand mère après l'opération, j'ai reçu la visite de l'oncle, tout seul, il venait m'annoncer une bien triste nouvelle.!! "avec ta blessure tu ne pourras jamais être mécanicien je suis trop vieux pour remettre ma firme en route... Les allemands ont tout pillés, plus un outil, plus une machine, ils ont même enlevé mes modèles en fonte" « Mais mon oncle il va avoir les dommages de guerre et je suis bon commerçant » Je ne crois pas aux dommages de guerre, Un nommé Martinache m'a offert 1 million ^{pour} des murs et une très vieille maison... j'ai vendu "Ryo Catteau" Quand mon oncle me quitta... j'ai pleuré longuement sans répondre à mon voisin de lit "Sécrave" qui essayait de me consoler... Voici ma récompense j'avais par l'oncle une situation pour l'avenir mais maintenant plus rien

60

60

60

Les rats

Nous étions poilu à 18 ans Nous partions au front avec l'illusion d'être de nouveaux chevaliers Bayard. Nous allions nous couvrir de gloires et de médailles... Jus aux Boches. Nous voici dans les tranchées. L'ennemi on cherche après et on ne voit rien... Mais si il y a pas d'Allemands il y a des rats même beaucoup de rats... Nous pouvions même croire que ces rongeurs étaient mieux chez nous qu'en face. Probablement que notre ravitaillement était meilleur... Il fallait mettre à l'abri notre pitance, attacher les boules de pain avec des ficelles; en un mot essayer d'être plus intelligent que ces rapaces... On en trouvait partout même dans les godillots. Quand l'alarme nous surprenait la nuit c'était désagréable de mettre le pied dans cette viande vivante... Les rats c'était devenu une distraction ce n'était pas la guerre mais la chasse; On se mettait à l'affût on tendait des collets... Nous connaissions un cuisinier qui possédait un chien ratier. Les courses de toureaux c'était de la blague à côté de nos grandes battues "Chien contre des centaines de rats"... Les mœurs de ces carnivores ressemblaient beaucoup à celle des poilus. Comme eux nous aimions la viande, comme eux nous vivions dans des trous. Comme eux nous nous battions pour des parcelles de terre. Comme eux nous vivions en communauté dans la promiscuité la plus complète. Comme eux nous avions aussi des puces. Eux comme nous ils sont de la chair à canon... Quand ~~on~~^{on} contait aux courageux pekins, ces histoires de rats on voyait un doute dans leurs yeux... « Comment vous n'avez pas la hant des pièges ou du bœuf empoisonné » Prenez vous la précaution d'enterrer les bêtes mortes... Nous ne pouvions nous empêcher de répondre « Oui Monsieur oui Madame » On leur fait même des petits caveaux avec une croix de fer par dessus >>

61
Les poux

Nos valeureux civils de l'arrière avaient certainement beaucoup plus peur des poux que les poilus... Combien de fois nous avons entendu « Pourquoi cette vermine, vous ne savez pas vous laver »... En permission, sitôt la première becquée du bout des lèvres et loin des corps - vite dans la baignoire ou la douche et se te lave et se te décrasse, changement de linge, vite l'uniforme au teinturier... Ah! les totos supérieurs compagnons de notre intimité... Se laver!! Ils nous font rire les embusqués - Les anglais se lavent plus souvent que nous, mais leurs poux sont plus gros que les nôtres... ~~Par~~ Nous avons l'impression qu'ils sont nourris à la marmelade... Pour se débarrasser de ces parasites on fait ce qu'on peut - et chaque occasion, on se lave, on change de linge et quelques heures après ça regrotte de nouveau... Nous ne comprenons pas - Nous interrogeons l'ancien, il rit dans sa barbe « et les bleus et vos bretelles »... En effet dans celles-ci, à l'intérieur il y a tous les papas et mamans poux pour engendrer un bataillon de petits totos... Un jour nous avons eu la visite à Vauquois d'un Monsieur du gouvernement... Il avait profité que les Boches étaient fatigués pour visiter le front... Comme agent de liaison nous avons eu l'honneur de porter les bagages de ce grand personnage: Une valise et un panier d'osier - ~~avec~~ des documents diplomatiques... Pendant cette corvée nous avons eu l'indiscrétion d'ouvrir ~~le~~ ce panier... incomplètement clos... Lenez vous bien... Il y avait là dedans un litre d'eau de Cologne dans un fiasco de paille... Un vase de nuit en faïence dans des serviettes éponges ~~et~~ des boîtes de poudre insecticide avec notre imagination galopante. Nous avons imaginé dans un P.C. discret ce Monsieur tout nu, assis sur le vase de nuit soupouche toutes les parties intimes de son corps avec le fameux soufflet ~~et~~ surtout un soufflet en bois et en cuir de belle dimension - avec

" Les odeurs "

62

65

~~64~~ 62

Nous avons chez nous, une mère de famille, qui possédait un odorat très sensible; Le plus petit "P" c'était un drame... Changement de foyer nous voici au front. Bon sang la haut il ne fallait pas avoir l'odorat si sensible. Il y avait des poilus qui se sentaient au paradis dans les latrines... pourtant quelle puanteur et il n'y avait pas de musique sacrée... Dix - Douze bonhommes crasseux dans une cagna exigüe ça ne conditionnait pas un air printanier surtout le matin... heureusement il y avait le fus et la première pipe... L'eau qu'on allait chercher pour le cuistot dans les trous d'obus ne sentait pas la violette... jamais on aurait dit à un autre poilu « tu sens mauvais » ça ne se faisait pas dans ^{notre} grand monde... De toutes ces odeurs réunies on ne pouvait pas définir si c'était d'une fleur, de la merde, de la crasse, d'un cadavre... mais une chose était certaine c'est que nous étions les mieux placés pour respirer cette essence nauséabonde... Pour éviter la vermine on se badigeonnait certaines parties du corps au pétrole. Et bien cette odeur de carburant était de beaucoup préférable à toutes les autres... Depuis la guerre, on a vu beaucoup de films avec nos batailles... Mais au cinéma avez vous vu du sang bien rouge qui gicle, avez vous senti la moindre odeur du front... Maintenant que nous sommes en paix il y a autre chose qui sent très mauvais « Les sous ça pue » La haut il n'y avait pas de capitaux mais les quelques pièces d'argent qu'on possédait sentaient bon... Quand on changeais de tranchée on venait retrouver les rejets nouveaux des précédents occupants. La pourriture des autres avait une odeur très particulière... Cela pu le boche avec leur tabac et le mauvais suif... Ici il y avait des gars du Midi avec beaucoup d'ail... Cela sent l'anglais, thé refroidi et margarine pourrie... Pour avoir tous la même odeur... Il fallait être mort

"La Boue"

69

46

69

Il y a longtemps que c'était la guerre 14/18 et encore maintenant quand je touche une brosse à habit je pense à la Boue des tranchées. Chaque fois que l'on change de fronts on pouvait remarquer que la Boue était d'une couleur différente et jamais nous ne pouvions croire qu'il fallait se battre et vivre dans cette crasse...
Ils les beaux uniformes bleus horizons comme la couleur du ciel ; on en voyait beaucoup à l'état major, mais en réalité ceux que nous avons vus en première ligne. Ils étaient couleur merde...
Ils reposaient à l'abri dans les villages ; les civils craignaient qu'on saisisse leur paille, ou leur foin et jamais un de ces perquemots nous prêtait une étrille pour nous panser...
Dans cette Boue, il y avait bien trop souvent des chairs ouvertes et des affreuses blessures. Le sang coulé dans de la crasse et pour nettoyer ces hideuses plaies le pauvre patient devait gueuler, gueuler, pour souffrir un peu moins...
On disait parfois « La Boue ça conserve » Nous croyons certainement qu'elle conservait l'amitié entre nous les pauvres diables vraiment là haut, dans cette saleté, nous étions tous frères...
Si vos lacets étaient usés vous perdiez vos godillots dans cette Boue épaisse... Dans certaines tranchées cette Boue vous arrivait jusqu'au nombril et si il vous manquait un bouton à votre brayette, vous aviez des sentiments vaseux...
Mais le Bouquet, c'était le sifflement du 88 qui venait sur vous, Neuf fois sur dix il fallait plonger tout le corps dans la mare de Boue... ça c'était du sport...
Maintenant quand un joueur de foot bal a un peu de terre sur sa culotte, on crie Bravo, Bravo... Nous nous n'étions pas des sportifs, des grands soldats, des héros, des vainqueurs, mais simplement - des poilus -

65

Q5

Me voici à Roubaix avec ~~ma~~ les Amiens et surtout la belle mère.

Mais il y avait un point noir, c'est "Roubaix" et j'ai toujours eu horreur de ma ville natale, et, je caressais l'espoir d'échapper à cette ambiance, j'avais l'occasion d'aller souvent à Lille avec le Mongy accompagné avec mon cousin André Watel et ou mon cousin Lucien Mollet. Nous allions au cinéma. Durant les vacances 1921 à la Tanne Belgique j'ai rencontré plusieurs jeunes filles très bien et je me suis dit pour échapper à Roubaix d'abord ne pas épouser une Roubaissienne mais il y a aussi un autre point noir pour se marier il faut une situation et je n'en possède pas Grâce à mes amis M^r Dufour qu'il voulait vendre sa brasserie grâce à l'oncle Georges et de M^r Depommies qui est étai apparenté à une famille de Busigny = Fini Roubaix. Je serai marié pour le 14 Février 1922 et vivrai à ~~Roubaix~~ ~~Nous sommes de~~

pour le 14 Février 1991 et voilà. ~~et voilà. et voilà. et voilà.~~
~~Pour~~ — — — et voilà. <un blanc>

et voilà.

< un blanc >

22 66 66 22
Nous achetons mon épouse et moi-même une brasserie à "Ecaillon"
500000 Francs, matériels, clientèle, quinze estaminets, et une belle habitation.
Je ne connaissais rien en Brasserie mais je me suis débrouillé.
En "1923" naissance d'un premier fils "Georges" et j'avais doublé ma
clientèle. J'avais aussi ajouté un commerce de vins et spiritueux à ma
brasserie. "1925" naissance d'un second fils "Charles" et j'avais
25 ouvriers, ouvrières à la Saint Etienne fête des brasseurs où nous
organisons un banquet avec tout le personnel.

1926 J'avais trop exigé de mon état de santé... j'étais fourbu nous
avons consulté un grand spécialiste de Lille le professeur Minet. celui
ci fut catégorique d'abord un séjour à Cannes et plus d'affaires.
Nous avons cédé notre fond Brasserie et vins sans vendre la
propriété à un nommé "Marissal" et voilà - - -
Nous sommes tombés sur une crapule et fin 1926 avons été obligés
de reprendre notre nos fonds de commerce et regagné "Ecaillon".
Je me sentais encore en force pour faire uniquement du commerce.
Je me suis arrangé avec plusieurs grandes brasseries et un marchand
de vin M^r Desse de Riaubay et mes affaires jusqu'à l'année
"1940" n'ont pas été mauvaises.

Nouvelle Guerre comme si une n'était pas suffisante je
laisse à mes fils de poursuivre ces mémoires et ils sont
tous les deux d'âge et de raison à se rappeler...
Je reprends mon récit en juin 1984



1940

67

68

Encore une guerre comme à la première ne suffisait pas. De ce fait ma clientèle s'est amoindrie. Heureusement nous avions eut l'occupation d'une batterie de l'armée anglaise dans le village, ils ont même occupés une partie de la Brasserie. Comme je connaissais un peu de langue anglaise et que j'aimais par dessus tout le commerce j'ai donc fais du commerce avec les soldats anglais. Marie était contente des bénéfices. Et puis les anglais ont quittés la région et nous avions bien du mal de se ravitailler et ma clientèle bière et vins spiritueux diminués de plus en plus, j'étais obligé pour manger du beurre, d'aller à Imfroipries ~~ou~~ chez Madame Darnedie ou mon fils Georges était stagiaire pour l'élevage et l'agriculture, Imfroipries au dessus de Valenciennes près de Barray - - cela ne pouvait plus durer. Marie avait une ferme dans la grande rue de Busigny dont les locataires étaient très vieux et ne pouvaient plus tenir le coup et de plus Marie désirait retourner à Busigny où elle avait encore de la famille; de plus elle était pas trop mal disposée pour la culture et son fils Georges avait déjà fait plusieurs stages dans ce métier. Nous avons laissé notre maison et la Brasserie à Madeleine et son époux et après un déménagement très difficile on s'est installé à la ferme. J'oublie de vous dire que nous avons fait comme tout le monde quand les allemands ont envahis notre région. Nous avons quittés Ecailhon avec deux voitures, la voiture Peugeot d'Henri au régiment et ma Matford, Marie, moi, ^{Thomas} ~~Fernand~~ et ses enfants, qui étaient venus de réfugiés à Ecailhon et Charles notre second fils et c'était mon fils Georges qui conduisait la voiture d'Henri. Nous sommes arrivés à Turanché sans pouvoir y loger. Heureusement nous trouvés une maison à la campagne à Sartilly. J'oublie de vous dire que nous avions avec nous ma Belle mère, Madame "Bavéque" et sa sœur "Joë Dupont", Deux personnes très âgées et très fragiles. Donc nous avons habité cette petite maison à l'aise pendant 10 jours. On s'était bien organisé dans notre ficque quand soudain on apprend que les allemands approchent et envahissent la ~~Normandie~~ Normandie. Nous décidons de partir pour la Dordogne rejoindre ma belle sœur "Jacqueline".

Nous rechargeons la remorque les casseroles les plats et nécessaires
 et nous voici encore sur les routes le long de la Bactagne; nous couchons
 dans les voitures aux environs de "Chateau-Brillant". Le lendemain
 nous passons au dessus de la Loire et en route vers le sud de la
 France. Le voyage se fait correctement parmi les soldats français en
 fuite et tous les gens comme nous qui se sauvent devant l'ennemi.
 Nous arrivons à la Motte Montrouel on se renseigne de la maison
 occupée par ma belle sœur et ses enfants malheureusement il y avait
 personne. Il nous reste à rester devant la maison et d'attendre; les
 deux vieilles sont épuisées fatiguées au dernier degré. Voici l'arrivée de
 ma chère Jacqueline et nous avons grande hâte de s'étaler étirement
 notre lit car on est tous crevés. Le lendemain nous sommes partis
 nous installer dans la maison de Robert et Jacqueline à "St. Gerin de Pratt".
 On s'organise, Marie la cuisine, moi le ravitaillement, "Georges" et "Charles"
 vont travailler chez le beau frère de Jacqueline qui ont une belle propriété
 avec une ferme et un grand verger. Nous avons restés à St. Gerin un
 certain temps jusqu'à nous avons appris que presque toute la France fut
 envahie. Les Boches étaient à 10 kilomètres de nous à Castillon!!! Nous
 avons eut la bonne surprise de voir arrivé mon frère "Pierre" qui avait
 été démobilisé à itgen. Ce dernier avait le grand désir de voir sa femme
 Odette et sa fille Brigitte et nous de regagner notre chez nous. Je vais
 à Castillon pour aller demander à laisser passé aux Allemands. Quand il a
 fallu que je signe cette pièce il se sont aperçu que j'étais invalide. De ce
 moment ils m'ont pris en considération. Le changement des voitures
 de la remorque et avec bonheur nous voici partis pour chez nous.
 Nous avons couchés à Limoges dans un camp de réfugié et encore une
 fois dans nos voitures. Sur la route on a été ^{arrêté} par les allemands ils se
 sont aperçu que nous avions deux vieilles femmes avec nous et ils ont offert
 une tasse de lait à celles-ci. C'était pas des Allemands c'était des ~~Autrichiens~~ Autrichiens.
 Enfin... nous avions à Paris et ensuite à Paris chez Odette et ses parents.
 Nous avons hâte après ces longs voyages de regagner Busigny - Ecailhon!!
 Vives émotions de retrouver nos parents la famille nos maisons.

Surtout l'oncle Dupont qui avait gardé Busigny et Madeleine et son épouse Marceau pour Ecaillon. Nous avons été pillés complètement dans les magasins même les bouteilles vides, mais la maison était comme nous l'avons laissée, et nous avons bien remercié le ménage Desfosse. Mais que faire!! plus de boulot, alors nous avons retourné à Busigny dans notre vieille ferme et de laisser à Madeleine notre Ecaillon avec un locataire M. Vaivenel qui s'occuper du jardin et du verger. Nous voici à Busigny dans notre vieille ferme, j'ai aucun goût pour la culture et l'élevage et handicapé par mon infirmité, j'ai laissé Marie Georges et Charles s'occuper, ils s'occupaient de tout, je me suis occupé du ravitaillement, et comme les allemands devaient réquisitionner ma voiture je pretais le train pour visiter Ecaillon et quand il n'y avait pas de trains je faisais mes courses et mes voyages en vélo. Busigny a été bombardé par les américains, nous avons eu bien peur et la gare de notre ville et un pont ont été détruits. et c'était presque la fin de la guerre et bientôt nous avons vu les troupes allemandes en retraite, inutile de dire que nous étions heureux.

